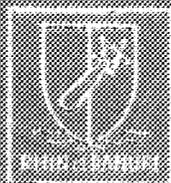
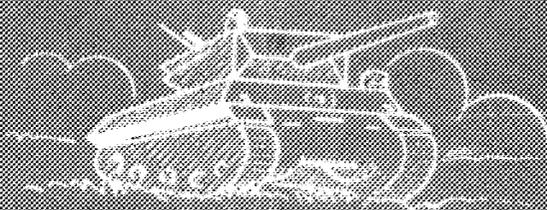
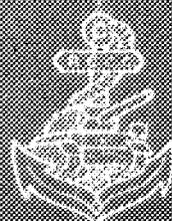


LA COLONIALE AU COMBAT



RÉGIMENT  
COLONIAL  
DE  
CHASSEURS  
DE CHARS



• ÉDITIONS BERGER-LEVRAULT

gallon Maduroed

Amien du R. C. C. C.  
1<sup>er</sup> Escadron  
1<sup>er</sup> Peloton.

Commandant 1<sup>er</sup> Escadron -  
Capitaine Lizanard

chef de Peloton. Lieut. Brier

**RÉGIMENT COLONIAL**  
DE  
**CHASSEURS DE CHARS**

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
100 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS  
DE 1 A 100 ET 20 EXEMPLAIRES  
HORS COMMERCE MARQUÉS H. C.  
SUR PAPIER COUCHÉ CRÈME

*Copyright by Éditions Berger-Levrault, 1946.*

---

Tous droits de traduction, reproduction et adaptation  
réservés pour tous pays.

Le livre, à la fois magnifique et simple,  
est à l'image du "Régiment Colonial de  
Chasseurs de Chars" dont il relate les faits d'armes.

Il n'est rien en lui qui ne soit vrai, de cette  
vérité directe et pleine de pudeur qui anime les  
contants authentiques - C'est l'œuvre sincère d'un soldat.

Il est juste que le Commandant en Chef de la  
1<sup>re</sup> Armée Française apporte à ces soldats son témoignage  
et dise l'admiration qui leur est due.

Mon affection pour ces dates de notre première  
bataille - leur ardeur s'inquiétant des incertitudes qui  
entouraient leur destin - Leur régiment, baptisé  
d'abord "Régiment Mixte d'Infanterie Coloniale d'Art",  
puis "Régiment Colonial de Beaumais", enfin  
"Régiment Colonial de Chasseurs de Chars" restait dépourvu  
de matériel et n'était employé qu'à de humbles besognes  
qui le préparaient mal aux luttes tant attendues de la  
Libération - Mais ces vicissitudes n'avaient pas terni  
leur espérance - Et leur promesse qu'ils seraient de grand  
rendez-vous avec le France et, pour eux en donner un

CHEFS DE CORPS AYANT COMMANDÉ  
LE R. C. C. C.  
PENDANT LA CAMPAGNE 44-45

---

Colonel ROUSSEAU,

du 1<sup>er</sup> mars au 9 septembre 1944.

Lieutenant-Colonel CHARLES,

du 9 septembre 1944 à la fin des opérations.

*Le 1<sup>er</sup> avril 1945, la ville de Cambrai, deux fois martyre,  
adopte le Régiment Colonial de Chasseurs de Chars.*

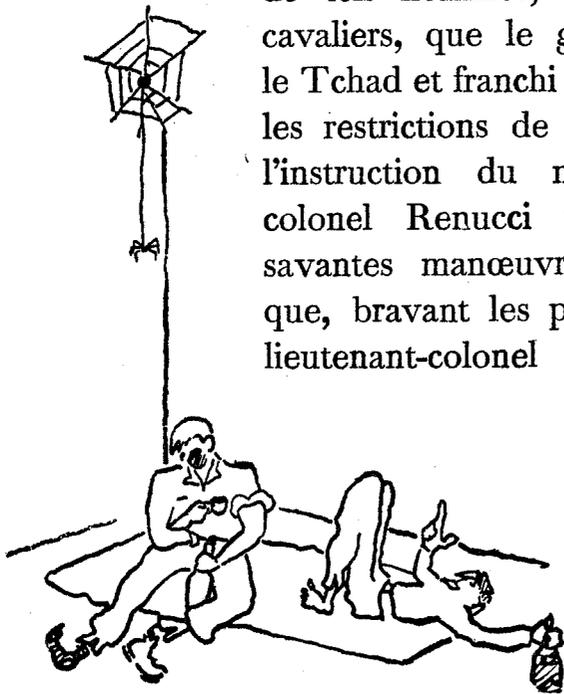
---

## FORMATION DU RÉGIMENT



La nouvelle Armée française se reforme dans l'Empire pendant cet hiver 1942-1943, au cours duquel les troupes d'Afrique du Nord ont, elles, déjà repris le combat. Le 1<sup>er</sup> juin 1943, au Sénégal, est créé le Régiment colonial de Reconnaissance de la 10<sup>e</sup> Division d'in-

fanterie coloniale, dont le groupement tactique motorisé de Thiès forme l'ossature. C'est avec de tels hommes, à la fois coloniaux et cavaliers, que le général Leclerc a rallié le Tchad et franchi le désert. Ni le climat, ni les restrictions de toutes sortes n'arrêtent l'instruction du nouveau régiment. Le colonel Renucci forme les cadres aux savantes manœuvres de cavalerie tandis que, bravant les pluies de l'hivernage, le lieutenant-colonel Schneider organise les concours de tir.

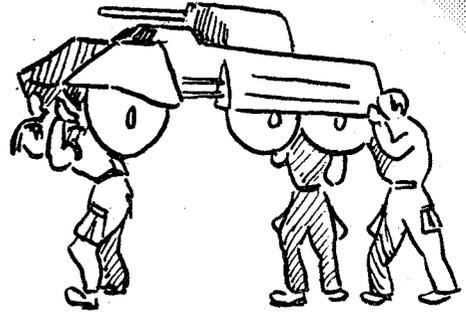
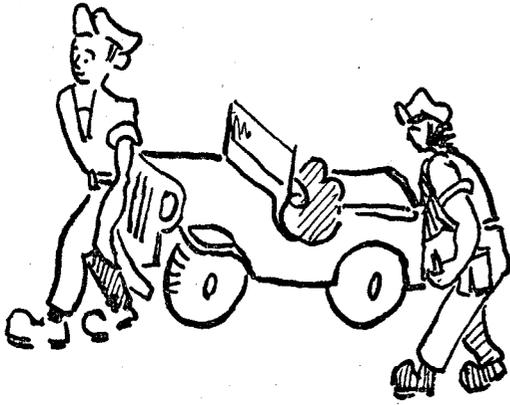


C'est une unité entraînée et qui se sent prête au combat, qui embarque le 27 septembre 1943 à destination du Maroc.

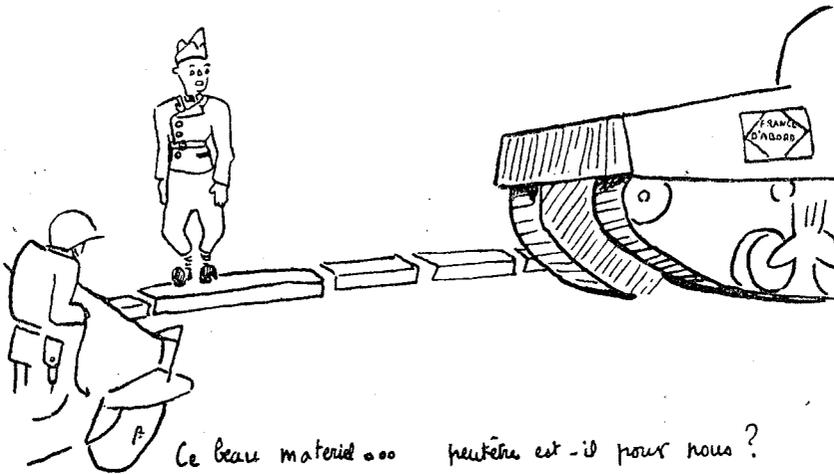
Pendant plus de trois mois, le régiment va subir les mêmes vicissitudes que la 10<sup>e</sup> D. I. C. Dès leur arrivée, hommes et cadres se transforment en dockers au port de Casablanca. La tâche est pénible et ingrate, mais il faut que ce beau matériel américain soit vite déchargé. Peut-être est-il pour nous? Hélas! L'armement est moins abondant qu'on ne l'espérait et l'Armée française est amputée de trois divisions, dont la nôtre. Qui n'a pas connu l'ardeur inquiète des troupes africaines, jamais sûres de participer à la lutte, l'attente anxieuse de ces hommes, jaloux de libérer leur sol dont l'ennemi les tient depuis si longtemps éloignés, ne comprendra pas la joie immense de ce régiment, que le général de Lattre, chef de l'armée d'invasion, va sauver du désespoir.

Grâce à lui, le régiment survit et devient le Régiment Colonial de Chasseurs de Chars, sous les ordres du colonel Rousseau, qui aura l'honneur de le conduire à ses premiers engagements sur la terre de France. Le 14 janvier, à l'aube, le général de Lattre passe en revue le régiment et lui prédit quelle sera sa part glorieuse à la libération de la France. Huit jours après seulement, on est à l'ins-





Hommes et cadres se transforment en dockers au port de Casa Blanca.



Ce beau matériel... peut-être est-il pour nous ?

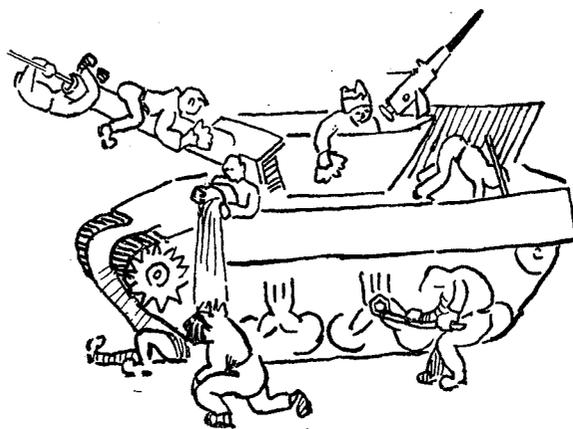
truction à Martimprey du Kiss, près de la frontière algérienne, sur le matériel qui doit être le nôtre. De nombreux évadés de France arrivant par l'Espagne

viennent renforcer le régiment et lui donner son visage définitif.

L'amalgame se fait rapidement, beaucoup plus vite que la perception de l'habillement et des engins de combat. Enfin, après cinq mois d'attente, le matériel est perçu dans les différents ports nord-africains.



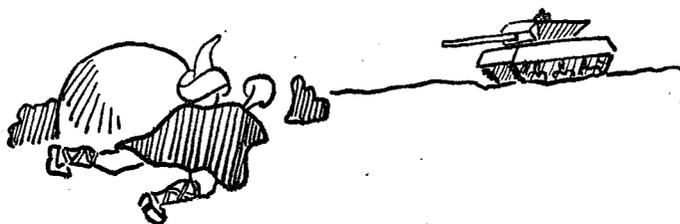
Armés et entraînés, nos hommes fêtent joyeusement leur dernier 14 juillet d'exil.



Le 13 juillet 1944 ...

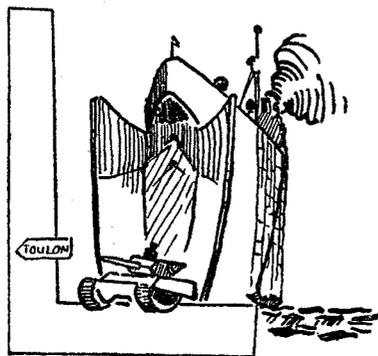
Brèves seront nos stations dans les "area" surchauffées et poussiéreuses, et en Corse où nous

attendent les premiers " coups de fusil " de la campagne. On surveille les avions qui, de plus en plus nombreux, sillonnent le ciel méditerranéen, signes avant-coureurs de l'invasion attendue, et c'est le 15 août, le grand jour, le jour " D ". Avec notre matériel, les barges de débarquement emmènent dans leurs flancs l'espoir immense des jours lumineux où la honte et l'amertume passées seront enfin vaincues.



## LES COMBATS DE TOULON

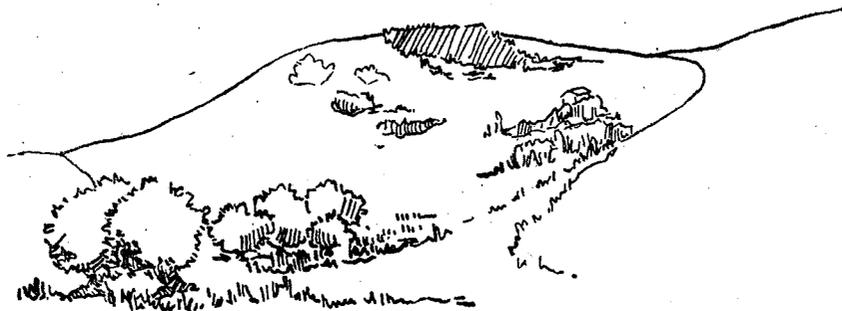
---



Le dimanche 20 août, à une heure du matin, le premier élément du R. C. C. C. débarquait à La Nartelle, près de Sainte-Maxime, sous les ordres du lieutenant-colonel Charles. Pendant cinq jours, sans dormir, sous un bombardement

incessant, presque sans manger tant l'excitation était grande, nos hommes devaient mener leurs premiers combats à toute allure et ne s'arrêter que lorsque tous les forts seraient réduits au silence. L'ouverture de la route de La Valette par la prise de la cote 79,2, l'encerclement et la capture d'un important réduit, l'entrée en flèche dans Toulon et la reddition de l'arsenal terrestre, tels allaient être les principaux épisodes de ces premières passes d'armes accomplies sous les ordres du colonel Salan, commandant le 6<sup>e</sup> R. T. S.

## La cote 79,2.



22 août, 6 heures. C'est la troisième journée qui commence depuis notre débarquement. La nuit a été pénible, l'ennemi a tirillé de tous les côtés, les obus de gros calibre sont tombés d'une façon presque ininterrompue, il y a quelques blessés graves dont un chef de peloton, l'aspirant Jacquel. Il fait un temps splendide, le soleil est déjà levé, la douce France est vraiment belle. Mais les équipages sont un peu nerveux, les tubes n'ont pas encore parlé.

L'infanterie progresse, bien déployée, en utilisant les vergers, mais un kilomètre à l'ouest de La Farlède, elle tombe sous le feu d'une résistance sérieuse située sur l'éperon de la cote 79,2, véritable bastion qui s'avance dans la vallée et commande la trouée qui conduit à la mer, sur la route de Toulon. Le commandant Gauvin, du 6<sup>e</sup> R. T. S., demande l'intervention urgente des T. D.; il ajoute : " Il n'y a que des armes d'infanterie, vous allez vous amuser ".

Enfin! C'est le véritable engagement.

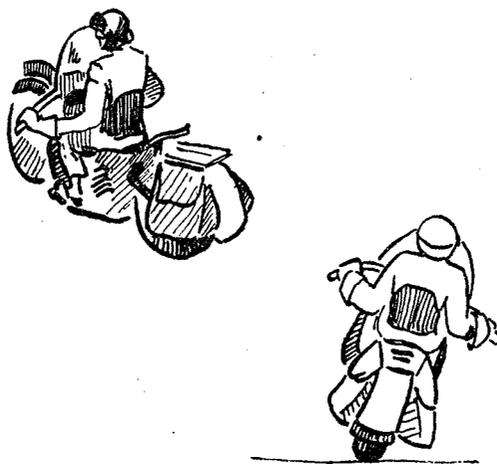
La Farlède est traversée en trombe sous les acclamations des habitants qui ont quitté leurs caves.

Le lieutenant Roussel a reconnu le terrain, repéré l'ennemi et choisi la position de tir qui se présente on ne peut mieux. Chemin encaissé, bordé d'oliviers, qui quitte la grande route pour déborder 79,2 au sud. On n'a pas le temps de désigner l'objectif à tous. Le chef de peloton bondit sur le premier T. D. et prend la place du tireur, les autres équipages tire-ront par imitation. En quelques minutes la colline est en feu, les armes automatiques ennemies se taisent, mais la réaction n'est pas longue à se faire attendre. Les 105 explosifs, les 88 perforants s'abattent drus autour des T. D.... Tiens! Il y avait donc des canons? Les équipages n'entendent rien, mais le chef de peloton et le capitaine, couchés contre le talus, ont compris. Il faut se déplacer et vite. Le T. D. Le Guen vient de recevoir un 105 contre sa chenille, c'est un explosif, il n'y a pas de dégâts. Un autre est caressé par cinq perforants, il a de la chance. En outre, des armes automatiques amies, placées sur les hauteurs à notre droite, exécutent par erreur un tir sur les A. M. du groupe de commandement; il faut déguerpir, mais aussi réduire au silence les canons ennemis qui tirent à vue. Les lueurs sont repérées. Le mouvement s'exécute par échelons : un groupe tirant pendant que l'autre progresse. Mais que fait l'infanterie? Va-t-elle exploiter notre tir? A tout prix, il faut rétablir la liaison.

Le peloton de reconnaissance est rapidement dépêché auprès de la compagnie d'attaque qu'il ne trouve d'ailleurs pas. Il tombe sur des éléments de la division voisine qu'arrêtent également les canons de 79,2. Enfin, on trouve le capitaine Petit installé

dans un fossé et aux prises avec des tireurs isolés. L'assaut est ordonné. Une dernière salve courte, rageuse et précise, un tir payant des A. M. de reconnaissance placées sur le flanc de 79,2, et les boches ont compris. Ils sortent de leurs trous et lèvent les bras dès que l'infanterie arrive à leur hauteur.

Le bastion est détruit, la route de Toulon est libre. Couverts de poussière, les yeux rouges, la barbe de quatre jours, mais joyeux et confiants dans le matériel qu'ils viennent d'étrener, nos hommes repartent sans s'arrêter. Ne faut-il pas entrer dans Toulon au plus vite?



## L'affaire Beaulieu-Fonpré.



Le village de La Valette vient d'être occupé. On souffle un peu avant le dernier bond qui doit nous mener au cœur de Toulon. Dans les vergers et les futaies de Beaulieu, l'ennemi se défend encore. Le

peloton de reconnaissance van Ruymbeke et deux T. D. du 2<sup>e</sup> peloton (rescapés de l'attaque du matin) attendent les ordres sur la route. Cette pause n'exclut pas la vigilance, et des guetteurs repèrent une batterie d'artillerie qui tire encore. Elle est tout près. Le chef de peloton n'hésite pas et, par une action fulgurante avec rocket-gun, grenades et l'appui d'un T. D., la batterie est enlevée. Les servants des pièces se sauvent en direction du château de Fonpré, en utilisant les fossés bordés d'un épais rideau de bambous.

Le " coin " de Fonpré se présente sous un aspect peu engageant. Des vergers, des haies, un parc touffu et entouré d'un grand mur, des réseaux de barbelés et des barricades. Le facteur de Beaulieu, sorti de sa cave, affirme que deux ou trois batteries sont encore dans le parc du château et aux abords immédiats. Il ne donne malheureuse-



ment que de vagues indications sur l'emplacement des pièces. Il invoque sa nombreuse famille et fait des difficultés pour éclairer la reconnaissance. Enfin, il se décide et conduit le capitaine Maurel à l'extrémité d'un verger d'où l'on y voit un peu. Les pièces sont invisibles, mais on aperçoit les jalons qui servent au repérage du tir d'une batterie. Le commandant Gauvin appelle une section d'infanterie puis, rapidement et discrètement, le dispositif est mis en place. Les deux T. D. du sous-lieutenant Rindernech en position, prêts à tirer face à la batterie supposée. La progression d'infanterie commence, mais avec une lenteur d'autant plus sensible que rien ne bouge du côté de l'ennemi. Le commandant Gauvin, furieux, incite de la voix et du geste les tirailleurs à foncer; il estime également que les T. D. manquent de mordant. Soudain, l'ennemi se dévoile, les mitraillettes et les mausers ouvrent le feu. Le groupe de tirailleurs se plaque au sol aux abords d'une maison, baptisée " Maison aux Cyprès ". Ça ne va pas. Le capitaine prend le commandement direct de l'action, il bondit et, à pied, va conduire le combat. Un tirailleur est tué, un autre, blessé, hurle de douleur. On ne voit rien, il y a trop de couverts. L'impression d'un traquenard hante un moment l'esprit du capitaine. Il monte sur un T. D. et fait ouvrir le feu systématiquement sur tous les points suspects. Surprise, la fusillade ennemie reprend de plus belle, mais semble venir maintenant du château de Fonpré, situé sur notre flanc droit. Tourelle à droite, feu à 200 mètres sur le château, les murs d'enceinte s'écroulent, les Allemands sont déchiquetés aux pieds des arbres et un grand

nombre fuient en longeant le mur du parc. " En avant ! Direction le château. Tir en marchant ! " crie le capitaine Maurel, et c'est la ruée. Éclatements de grenades, cris, jurons et, baïonnettes hautes, le parc est atteint d'un dernier bond. Un maladroit lance une grenade offensive dans les jambes de l'adjudant de bataillon qui mène l'assaut, ce qui fait croire un instant à une réaction de l'ennemi, venant d'un abri situé au centre du parc. C'est la course à travers les taillis et les arbres, et les tirailleurs sont à leur affaire. Tandis que les T. D. restés en lisière du parc tirent toujours sur les fuyards. Tout à coup, un Allemand, un officier, sort du château avec un drapeau blanc. Ils se rendent. Nous avons le sourire et on peut s'éponger enfin la sueur qui ruisselle sur les visages. Le commandant Gauvin est arrivé et les vaincus sortent un à un du château. Quelle joie de passer en revue ces loques à la figure pâle et défaite. Ce n'est pourtant pas terminé, des balles traversent encore les haies et sifflent à nos oreilles. Il y a encore des nids de résistance vers la voie ferrée. Les obus de T. D. déchirent les buissons; les tirailleurs, galvanisés par les succès obtenus, sont magnifiques. En moins de quinze minutes l'affaire est réglée. Onze canons (cinq de 155, trois de 105, deux de 37 et un de 20) tombent entre nos mains. Colonne par trois, un T. D. devant et un autre derrière, cent vingt prisonniers traversent Beau-lieu au pas de course. C'est fini, le " coin " de Fonpré est nettoyé. Les T. D. viennent de prouver d'une façon éclatante ce qu'ils peuvent faire dans le combat rapproché, quand une infanterie les protège et exploite leurs effets foudroyants.

## Le raid sur Toulon.

Le mercredi 23 août, à 17 heures, le peloton de reconnaissance van Ruymbeke est envoyé en avant en renfort pour soutenir quelques chars du R. I. C. M. arrêtés à la hauteur du fort Sainte-Catherine. Tout le monde est fatigué, énervé; on trouve que vraiment le peloton est resté trop souvent en réserve, bombardé sans esprit de réplique. Et puis, on s'est rasé le matin dans l'espoir de rentrer dans Toulon, alors, n'est-ce pas, rester sur place en attendant la nuit ou l'hypothétique contre-attaque des chars allemands, rêvée par un indicateur fantaisiste, ce n'est du goût de personne. Grand conciliabule avec les autres chars : les obstacles semblent sérieux. Le fort d'Artigues, le fort Sainte-Catherine, la redoute de la place d'Italie et l'arsenal terrestre tiennent sous leurs feux la portion de route dangereuse. Le premier objectif, c'est le fort Sainte-Catherine. Un courageux patriote se propose comme guide. Une brève reconnaissance à travers les jardins environnants et une attaque au rocket-gun est décidée. Quelques pots fumigènes, placés sur la route, détournent l'attention des défenseurs qui tirent sur cette fumée suspecte tandis que, sans incident, on parvient à une maison toute proche du fort. Les ordres sont donnés, les mitrailleuses ennemies indiquées aux tireurs placés par équipes de deux dans les différentes pièces de la demeure. Un coup de revolver en l'air, les quatre rocket-guns crachent au même moment leur fusée par deux fois, les quatre fusils lance-grenades les imitent.

Un autre coup de revolver : regroupement aux voitures.

Et l'on passe devant les quatre mitrailleuses sans recevoir un coup de feu. Sont-elles neutralisées ou détruites? Personne ne se pose la question, le premier obstacle est franchi et l'affaire n'a duré que trois minutes, alors pourquoi s'embarrasser de problèmes inutiles? On s'arrête quelques mètres plus loin pour tirer au canon un malencontreux anti-char, signalé par un indicateur précis — pour une fois. A ce moment arrive en jeep, un vague revolver au côté, le képi blanc en bataille, le commandant Mirken, de la première Division française libre.

— Où allez-vous, mon commandant? demande le lieutenant un peu surpris.

— A Toulon, répond-il sans se déconcerter.

— Mais vous savez qu'il n'y a personne devant nous?

— Oui, je sais, mais on me dit que les Allemands ont envie de se rendre, alors je vais voir.

— Tant mieux, je vous suis.

La jeep part en tête, mais elle est stoppée cinquante mètres plus loin par un feu nourri d'armes automatiques. L'A. M. arrive à sa hauteur.

— Eh bien, mon commandant, la discussion est plutôt chaude!

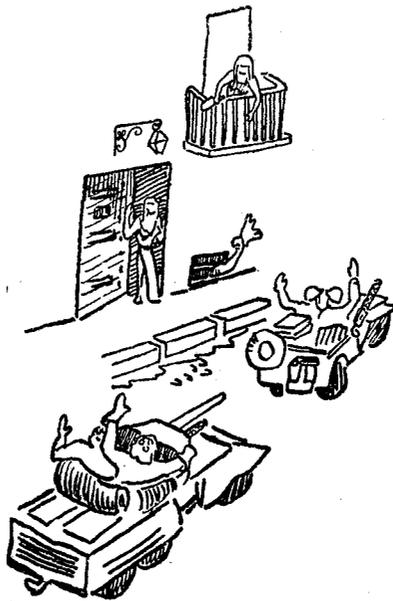
— Oui, évidemment, mais je vais tout de même y aller, je suis derrière vos A. M., répond l'obstiné commandant.

Un dernier renseignement augmente encore notre désir d'entrer : les Allemands seraient en train de sortir des canons de l'arsenal maritime, pour reprendre le

centre de la ville évacué devant les attentats des derniers jours. Les indications sont données : il s'agit de passer à toute allure sur la place du Champ-de-Mars, battue par les feux conjugués de la redoute de la place d'Italie et de l'arsenal terrestre. Personne n'est très rassuré sur l'issue de ce plongeon dans le brouillard, mais personne non plus ne l'avoue et ne l'a jamais avoué. Les voitures se lancent dans la rue, légèrement en pente, et les trois cents mètres dangereux sont franchis à cent à l'heure; la pluie de balles et d'éclats d'obus ne fait que quelques blessés légers. Les A. M. débouchent en trombe sur la place de la Liberté. Intrépides, quelques F. F. I., un mauvais revolver à la main ou armés de leur seul courage, courent devant les A. M. et les guident sur des groupes d'Allemands ahuris de cette irruption inattendue. Grâce à eux, le groupe réussit à nettoyer le sud de la ville jusqu'à l'arsenal maritime et, revenu place de la Liberté, il est reçu avec enthousiasme par le commandant Mirken, qui vient d'assister à la bataille. Seule la mort de quelques chevaux, derrière lesquels s'abritaient les pièces allemandes, chagrine un peu ce cavalier. La situation est alors paradoxale : plusieurs milliers d'ennemis sont réfugiés dans leurs abris et attendent d'être attaqués par une trentaine d'hommes libres qui, seuls au centre de la ville, sont fêtés par les rares habitants sortis de leurs caves. Le commandant Mirken décide d'obtenir la reddition de l'arsenal terrestre; pour cela, il se fait accompagner du sergent-chef Florentin et du soldat Anglade, plus deux agents de police qui avaient troqué leur bâton blanc contre un fusil américain dont ils ignoraient certainement tout. Pendant ce temps, on

bluffe, les A. M. patrouillent de ce côté, phares allumés, tirant des rafales sur les blockhaus, faisant un vacarme infernal. Les " assiégés " commencent par recevoir au plus mal les audacieux, des grenades sont leurs premières paroles de paix — et cela dure une demi-heure.

— " Je commençais à nous prendre pour des imbéciles ", confiait le lendemain le commandant Mirken. Et puis, tout d'un coup, un parlementaire, l'intimidation a réussi : huit cents Allemands se rendent à une poignée d'hommes et défilent devant une A. M. pour aller passer à Priséco leur première nuit de captivité. L'arsenal terrestre s'était rendu, il restait la redoute de la place d'Italie. Après avoir assisté à la capitulation sans histoire de l'arsenal maritime, le peloton devait s'emparer de la redoute après une progression à travers le quartier réservé, qui, pour n'être pas très militaire, n'en était que plus pittoresque.

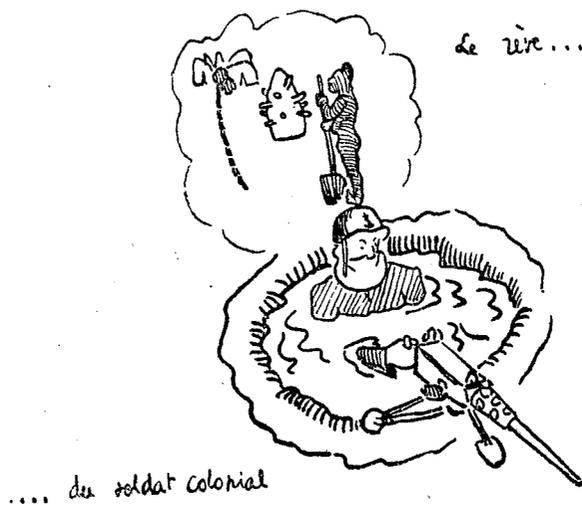


## LA MONTÉE VERS LE DOUBS



EN deux étapes, le régiment s'est porté de la Méditerranée à la boucle du Doubs dans laquelle l'ennemi semble vouloir résister fermement. Cette attitude lui est d'autant plus facile que l'essence n'arrive pas au rythme inespéré de l'avance de l'armée de Lattre et que les régiments, à pied, ne peuvent poursuivre. C'est derrière le faible rideau du R. I. C. M. et du R. C. C. C. que s'effectuera la mise en place de la 9<sup>e</sup> D. I. C. du général Magnan. Comme on est peu nombreux, on fait un peu de tous les métiers et les puristes de la "caisse à sable" fulminent contre certains emplois des T. D. Il faut dire qu'au cours du blanchiment de la division, entre le départ des tirailleurs gelés et l'arrivée des bleus sans instruction, il y eut un moment pénible pour tous. Les chars en première ligne pour soutenir le moral des fantassins encore inexperts, des pelotons de reconnaissance à pied dans des points d'appui, des patrouilles pour le compte de l'infanterie, tout était demandé au régiment, alors que la pluie, la boue et le froid éprouvaient durement les corps habitués aux climats coloniaux. C'est au cours de ces deux mois d'attente, de demi-activité, qu'un pénible

accident priva le régiment d'un des plus beaux officiers de l'arme, le capitaine Charvet; prisonnier évadé, instructeur à Saint-Cyr, il fut un des premiers organisateurs du régiment, auquel il sut communiquer beaucoup de son expérience militaire et de sa foi. Il avait fait de son escadron de reconnaissance un merveilleux outil de guerre et, s'il est mort à l'exercice, avant d'avoir pu le mener au combat dont il rêvait, la brillante conduite de ses hommes, qu'il avait marqués si profondément, est le plus grand hommage rendu à sa valeur.



## L'ENTRÉE EN ALSACE

---



Le 14 novembre, dans des conditions excessivement dures, à travers une neige épaisse qui recouvre les immenses champs de mines sur lesquels sautent plusieurs de nos T. D., l'attaque se déclenche à l'intérieur de la boucle du Doubs.

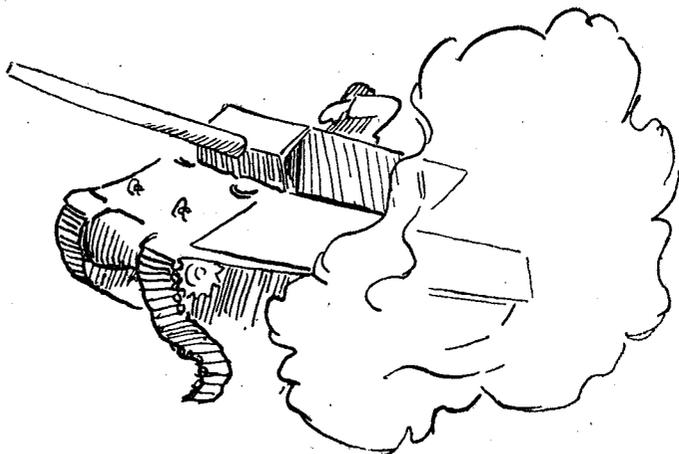
Les pionniers déminent les principaux itinéraires, les chars appuient la progression des fantassins aux deux ailes de la 9<sup>e</sup> D. I. C.

Le troisième escadron est engagé vers Longeville et Écot, le quatrième entre le Doubs et la frontière suisse.

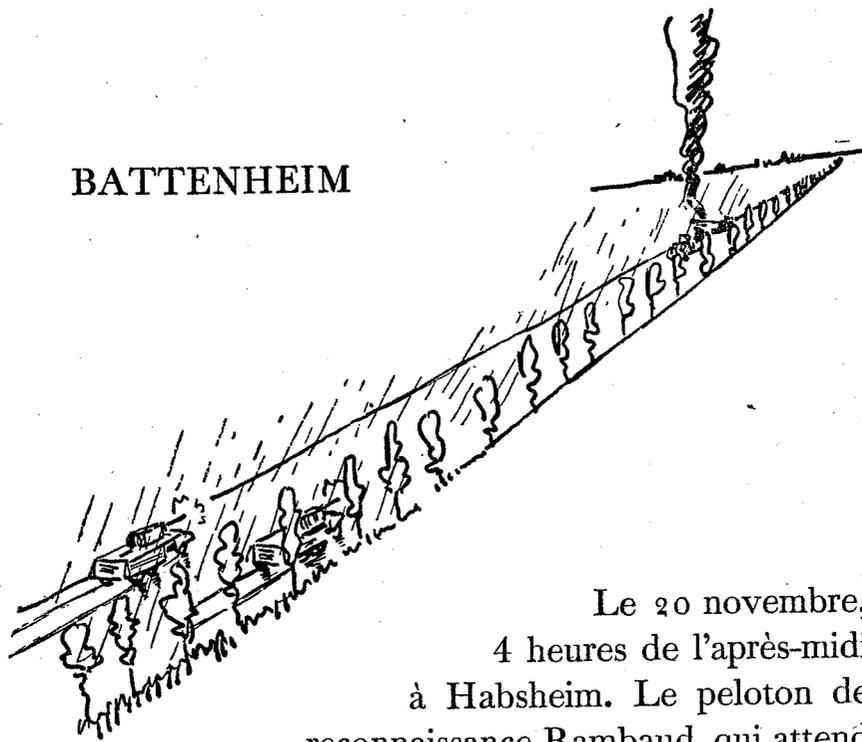
Sitôt les opérations de percée terminées, le régiment, mis à la disposition du général du Vigier, commandant la 1<sup>re</sup> D. B., puis à celle du général de Vernejoul, commandant la 5<sup>e</sup> D. B., reçoit l'importante mission de protéger l'axe Delle, Seppois, Bâle, nécessaire au ravitaillement des éléments avancés vers Mulhouse et le Rhin. De violentes attaques allemandes sont brisées à Friesen et à Seppois.

Dans le même temps, un détachement du régiment avait été chargé d'éclairer, avec le R. I. C. M., la progression de la première D. B.

Une avance fulgurante, suivie de durs combats défensifs, permettra aux nôtres d'infliger à l'ennemi de lourdes pertes, tant à Battenheim qu'à Village-Neuf et Huningue, puis c'est le regroupement du régiment à Mulhouse, l'hiver rigoureux, la dure vie de ligne avec quelques interventions d'escadrons détachés, tandis que les patrouilles de reconnaissance montent la garde au Rhin.



## BATTENHEIM



Le 20 novembre,  
4 heures de l'après-midi  
à Habsheim. Le peloton de  
reconnaissance Rambaud, qui attend  
depuis le matin un engagement improbable, reçoit  
l'ordre de se porter à l'île Napoléon, enfin! Après  
Rixheim, où brûle un de nos chars, voici toute une  
colonne de Sherman et de half-track qui progresse  
prudemment, lourdement, mitraillant les lisières à  
droite et à gauche. Quelques coups de sirène, ils ont  
compris et se laissent dépasser sans protester. A chacun  
son métier... Un passage à niveau, un virage à gauche,  
un pont : l'île Napoléon, le pont est intact, rien ne  
semble préparé pour le faire sauter, le peloton s'installe  
en point d'appui : mission terminée.

Mais tout de même c'est ennuyeux. Ferrailant et  
mitraillant voilà que les blindés nous rejoignent et  
nous dépassent. Dommage, car nous étions en forme.  
Heureusement, voici l'ordre : direction Ensisheim. A

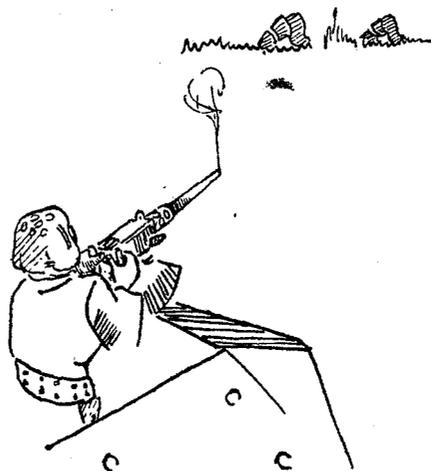
nouveau, nous dépassons zouaves et cavaliers et c'est la route large et droite sous la pluie fine. 60 milles. Bonds savants des exercices qu'êtes-vous devenus? Tristes maisons vides et grises, sournoises, tassées sous l'averse. Baldersheim, Battenheim. Tiens! un tramway. Le temps de mitrailler à la sortie du village quelques Allemands verdâtres qui filent dans les vignes et nous repartons. Mais cette masse grise, là-bas, à huit cents mètres? L'A. M. de tête a vu et tire trop à droite. D'un bond la deuxième voiture s'est portée à sa hauteur. Un perforant, une flamme, Fontbonne a tiré juste! Dans la fumée barrant la route, le tube monstrueux d'un 88 pack-flack que ses servants tentent de braquer contre nous. Quelques obus explosifs et des rafales de mitrailleuses en ont raison. Le temps passe vite à tenter de dégager la route obstruée par le canon détruit et son tracteur en flammes. On emmène les prisonniers, tandis que, blessé par l'explosion des obus de 88, le chef de peloton a été évacué. La nuit tombe, l'ordre est donné de se replier sur Battenheim et de s'établir aux lisières nord du village.

Alors commence pour les hommes du peloton une nuit qu'ils ne sont pas prêts d'oublier. A 7 heures du soir, débarquée de camions, une compagnie allemande tout entière qui commence à s'infiltrer dans les maisons. Discipline de feu remarquable, le boche avance sans tirer, frôlant gens et voitures. Seuls quelques panzerfaust ricochent sur les voitures. Sans voir, les A. M. tirent sur du bruit, sur des ombres à peine entrevues. L'encercllement se précise. Il faut reculer de quelques dizaines de mètres. La nuit entière se passe à ce jeu de cauchemar. Enfin le jour, une contre-attaque des A. M.

se heurte au feu des panzerfaust. Mais maintenant on y voit clair et d'ailleurs les T. D. arrivent. Le nettoyage va commencer.

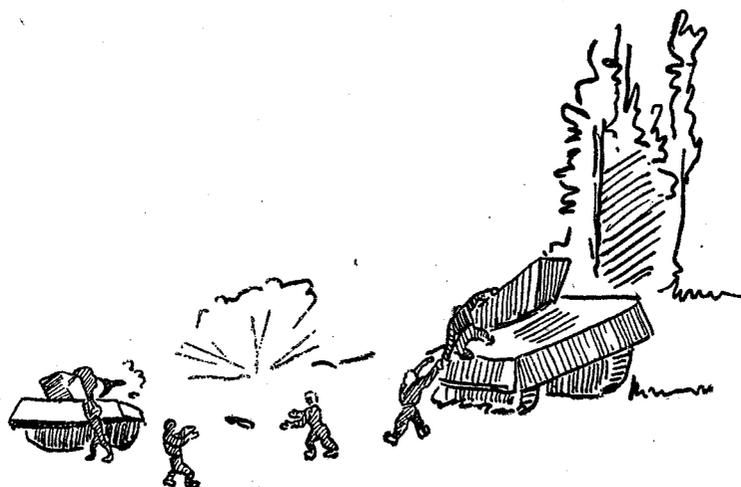
A ce moment, à Battenheim, il y a seulement le P. C. du capitaine Cochet du R. I. C. M. installé avec le peloton de reconnaissance du R. C. C. C. autour de l'église; dans la partie sud du village, un peloton du R. I. C. M. Depuis 8 heures ce matin, deux T. D. sont là avec le lieutenant-colonel Larroque et le capitaine Deysson. On décide de nettoyer le village avec les quelques forces dont on dispose, tandis que le capitaine Cochet essaie d'obtenir des moyens supplémentaires. Le premier T. D. s'avance par l'ouest du village avec quelques hommes; le second, en surveillance dans la grande rue, commence par démolir deux camions que l'on aperçoit à la sortie nord. Par la droite, s'avance une patrouille dont la composition ne procédait pas de la meilleure orthodoxie militaire puisqu'elle comprenait un colonel, un capitaine et un sergent pour un caporal et un homme. Elle s'avance prudemment quand, soudain, à cinquante mètres, une mitrailleuse se dévoile et la cloue au mur. Le grand Guiche reçoit une balle dans le crâne. Pour dégager son corps, on va chercher le T. D. Colombani qui fonce au canon sur la mitrailleuse et la fait sauter. Pendant ce temps, le char Place est pris à partie par de nombreux allemands. Mal leur en prend, car il les massacre à bout portant et ramène treize prisonniers plutôt abîmés. On les interroge : ils sont 250 dans le village, tous de l'école des sous-officiers de Colmar, débarqués dans la nuit aux lisières nord de Battenheim; c'est plus sérieux qu'on ne le pensait...

Le char Colombani, revenu dans la grand'rue, tire rageusement au canon sur la barricade nord du village où les boches ont l'air nombreux. Le chef de char est sur la plage arrière, agrippé à sa mitrailleuse et, un rictus de jouissance aux lèvres, ajuste tous les derrières qui dépassent des fossés. A ce moment arrive le groupe de T. D. Bes de Berc, bientôt suivi d'éléments portés du R. I. C. M. Le nettoyage s'organise à gauche, à droite et au centre. Peu à peu on reprend le village.



Les T. D. font merveille. Ils avancent au milieu des panzerfaust qui ricochent ou les manquent de peu, les ripostes sont dures et les obus de 76,2 à bout portant dans les maisons calment les plus insolents. Bes de Berc et Colombani foncent sur la barricade et à eux seuls font une cinquantaine de prisonniers. Vers 11 heures, la situation est rétablie : plus de cent captifs, la plupart assez mal en point, autour desquels s'affaire généreusement le médecin-capitaine Perron du R. I. C. M. De nombreux cadavres partout, l'école d'élèves sous-offi-

ciers vient de faire un exercice instructif et n'oubliera pas de sitôt les T. D. Nos chars sont à ce moment inclus dans le dispositif du R. I. C. M. dont maintenant l'escadron complet est concentré à Battenheim. Un groupe est installé en défense anti-char au nord, un autre fait face à la forêt de la Hart. Tout est calme, quand, vers 13 h. 30, le groupe Bes de Berc signale des blindés ennemis à trois ou quatre kilomètres au nord de Battenheim. Ils avancent rapidement, soutenus par de l'infanterie. Un violent tir d'artillerie et de

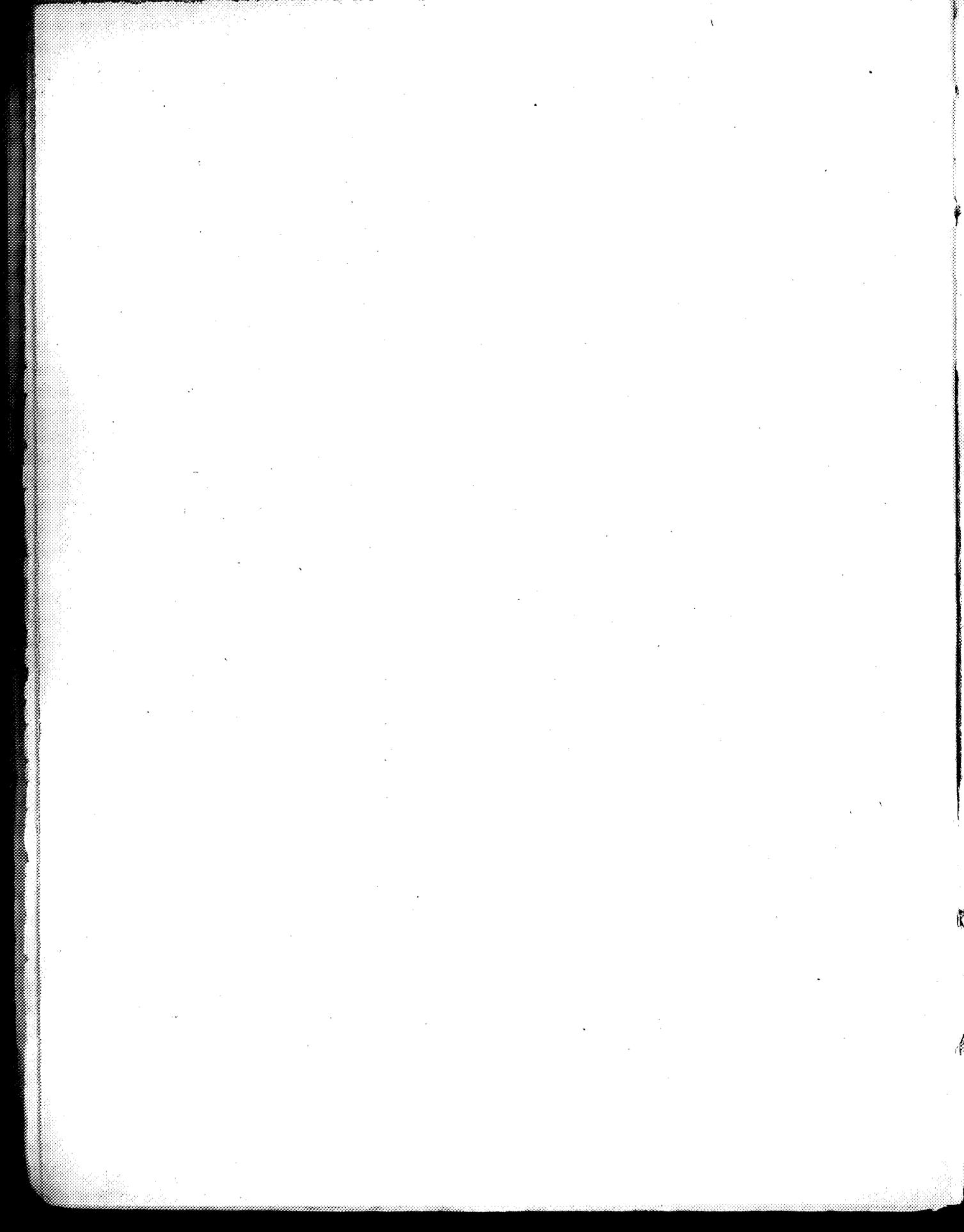


minen s'abat sur le village, allumant de nombreux incendies. A mille cinq cents mètres, les T. D. de Bes de Berc ouvrent le feu sur les deux blindés de tête, un petit et un gros, qui sont presque aussitôt immobilisés. D'autres blindés répliquent violemment en essayant de déborder vers l'est. Le T. D. Lalo, qui se déplace pour mieux les voir, est immobilisé par un obus dans le barbotin et la tourelle inclinée ne permet plus d'utiliser le canon. L'équipage descend et continue à lutter à

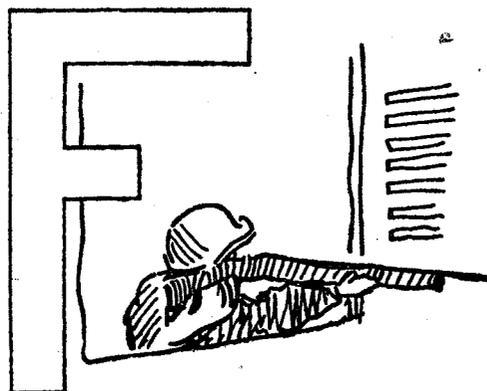
terre. Le seul char survivant engage un combat disproportionné. Gaulard, le fin et calme tireur, prend à partie successivement les quatre ou cinq blindés qu'il voit et les neutralise tous. Mais la réplique est dure : un perforant tue Mertz, le conducteur qui, debout, hors de son capot, fait le coup de feu sur les fantassins. Puis un obus dans le train de galets immobilise le T. D. Bes de Berc, toujours calme et égal à lui-même, épuise ses munitions et à explosifs maintenant s'acharne sur l'infanterie. Quand il a fini, l'équipage Lalo fait la chaîne et lui passe les obus de leur char maintenant inutile. D'autres coups frappent le T. D., mais il tient toujours debout et quand le dernier obus est tiré, ils sont tous à terre avec leurs fusils et font des cartons sur l'infanterie arrivée à trente mètres.

Un moment de calme, puis les Allemands accélèrent leur tir, de nouveaux blindés s'avancent. L'adjudant Moreau porte au-devant d'eux le char Place qui, en quelques coups, en immobilise deux ; mais lui-même reçoit un perforant en pleine tourelle qui tue tout l'équipage sauf le conducteur Bannwarth. Celui-ci, bien qu'un peu abruti par le choc, réussit à dégager son T. D. et à ramener à l'arrière sa funèbre cargaison. Le dernier char monte alors et prend à son compte la mission de sacrifice. Des 88 l'encadrent dangereusement ; quand l'ordre de repli arrive, l'ultime T. D., avec deux Sherman qui viennent enfin d'arriver, protège le repli, mais les boches sont bien calmes et se replient de leur côté sur Ensisheim. Les deux T. D., dont celui qui a été touché le dernier, reviennent à l'île Napoléon chargés de tout ce qui reste du peloton, avec ses morts et ses mourants.

Nos hommes ont fière allure, sales, dégoûtants, couverts de sang, mais ils ont fait du beau travail et assurent, jusqu'à l'extrême limite, leur mission de chasseurs de chars. On apprendra par la suite que, sur une douzaine de blindés, trois ont été complètement détruits, cinq ou six durement touchés, et que le bataillon d'infanterie qu'ils appuyaient a eu des pertes considérables.



## LES COMBATS DE FRIESEN



FRIESEN! Ce nom d'un paisible petit village d'Alsace évoque en nous le souvenir d'heures angoissantes et de combats acharnés.

Occupé par surprise le 20 novembre

à la tombée de la nuit par un peloton de reconnaissance et une compagnie de tirailleurs marocains, la question paraît réglée. Le 21 au matin tout est calme : lentement, les habitants rassemblent quelques hardes et s'en vont tristes, mais confiants, vers Uberstrass, village situé plus au sud. Le lieutenant-colonel Charles, commandant le groupement, lance en avant sur Hirzbach une partie importante de ses éléments, afin de ne laisser aucun répit à l'Allemand. Tout à coup, à 15 heures, un violent tir d'artillerie et de minen s'abat sur le village, aucun doute, c'est une préparation d'artillerie. Les mouvements qui se dessinent laissent prévoir une attaque d'envergure, or il n'y a dans Friesen qu'une compagnie réduite et un peloton de T. D. Brusquement, à 15 h. 30, l'attaque se déclenche, un bataillon allemand pénètre dans le village et amorce le débordement.

ment par le nord et par le sud. On se bat dans les rues, dans les maisons, à la grenade et au rocket. On se tue à bout portant. Les groupes de protection sont en ligne aux côtés des tirailleurs, alors que les T. D. tirent à explosifs et à la mitrailleuse lourde contre les assaillants. Le capitaine commandant le point d'appui demande instamment du renfort. En l'absence du lieutenant-colonel Charles, parti pour Hirzbach, le capitaine Maurel, commandant l'escadron engagé, reçoit la mission de dégager Friesen. Tous les éléments du P. C., qu'ils soient secrétaires, radios ou conducteurs, sont mis à pied et rassemblés en un peloton, que le sous-lieutenant Renvez conduit au pas de course sur les lieux du combat. Par radio, le peloton Voisin, stationné à Largitzen, petit village situé à quelques kilomètres est de Friesen, est demandé en toute hâte. Tant pis si un point de la défense est momentanément dégarni. Une reconnaissance rapide auprès de la compagnie de marocains permet de juger ainsi la situation : l'ennemi est maintenu à l'intérieur du village, les mortiers des marocains font des ravages dans ses rangs, mais sur les lisières nord et sud l'attaque progresse. On ne peut rien tenter dans Friesen, l'important est d'arrêter les débordements inquiétants. Un bruit de chenilles, de la fumée, canon braqué, c'est le premier T. D. de Voisin qui arrive. L'Allemand a dû crier : " Achtung Panzer ", car les fantassins qui avaient atteint la fabrique se plaquent au sol ou disparaissent à l'intérieur des bâtiments. Un geste du capitaine et le chef de char a vu, les obus s'abattent sur les hommes à terre et sur la fabrique, les murs s'écroulent, les Allemands refluent, mais ils débordent

pendant ce temps l'autre côté du village. Le peloton de reconnaissance Vernant arrive à ce moment-là. Ce nouvel appui de feu va permettre au peloton Renvéz de gagner le petit bois pour arrêter la dangereuse infiltration.

Un deuxième T. D. arrive, il entre aussitôt en action et, quelques minutes après, l'attaque est stoppée. Une fusée blanche monte dans le ciel, les Allemands se replient mais sans cesser le combat. Il est 18 heures, Friesen a tenu.

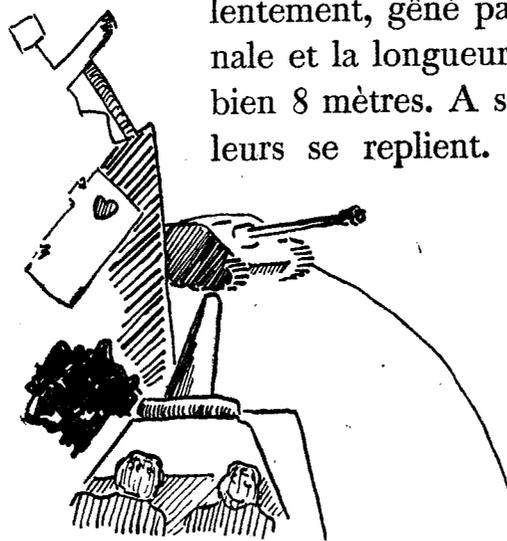
Le soir et la nuit sont assez calmes. Les guetteurs et les patrouilles signalent des bruits de chenilles sans que cela paraisse tout de même trop inquiétant. Le peloton Voisin est enlevé pour venir à l'arrière du village, car l'ennemi est arrivé à la centrale électrique, sur la route de Faverois-Seppois, tournant dangereusement Friesen. Le lieutenant-colonel Charles décide de confier Hirzbach aux cavaliers et de regrouper tout son monde dans le triangle à défendre. A 10 heures, comme la veille, les obus et minen pleuvent sur Friesen et c'est l'attaque. Un bataillon, appuyé par sept jagpanther, deux auto-chenilles et quatre ou cinq canons légers, va tenter de s'emparer à tout prix du village. C'est très sérieux, car il ne reste à Friesen qu'une compagnie de Marocains, un peloton de T. D. et un peloton de reconnaissance réduit. L'attaque se développe avec rage et l'ennemi reprend la moitié du village. Les 88 déchirent tout, les minen mettent le feu aux maisons qui s'écroulent. Les animaux fuient dans tous les sens. Le groupe de protection Vincenti est encerclé et se dégage à la grenade. Malgré tout leur courage, les tirailleurs perdent du terrain. Le ser-

gent Le Guen, juché sur son T. D., tient en respect, avec la mitrailleuse de cinquante, l'effectif d'une compagnie, mais un 88 éclate en plein sur la tourelle du char et ce brave s'effondre, horriblement touché. Le conducteur, légèrement blessé, réussit à ramener sous le feu son char inutilisable. Le peloton Roussel arrive à 50 à l'heure et se met aussitôt en position. Deux T. D. vont dégager les lisières, deux autres vont renforcer la défense dans le village.

Pendant ce temps, le peloton de reconnaissance Vernant tire rageusement, face à la gare et dans les maisons qui protègent le P. C., sur les fantassins ennemis, puis le lieutenant part avec une équipe de rocket-gun et réussit à détruire deux canons de 37, mettant en fuite leurs servants. A l'intérieur du village, les chasseurs de chars sont à l'affût. Embossé contre un mur, le char Percot n'a devant lui que 75 mètres de champ de tir, c'est peu pour la portée de son canon, mais c'est encore moins pour celle de son adversaire.

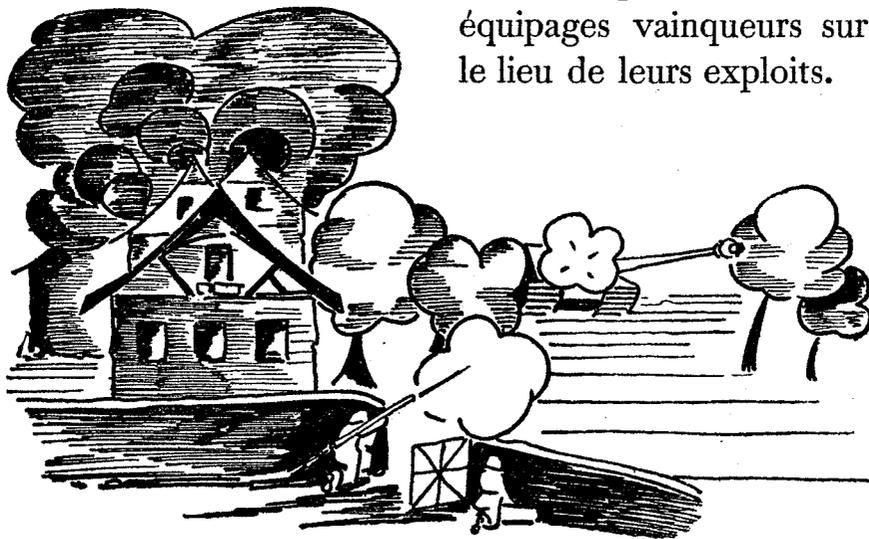
Celui-ci progresse dans la rue principale, lentement, gêné par sa largeur phénoménale et la longueur de son canon qui fait bien 8 mètres. A son approche, les tirailleurs se replient. Enfin, l'énorme tube

dépasse le tournant, puis la masse impressionnante. Hanger, le tireur, pointe et, précision merveilleuse, presque incroyable, le perforant est entré au



seul endroit vulnérable de ce blindé géant, la fente de visée. Le conducteur est tué, l'équipage saute et s'enfuit ainsi que l'infanterie d'accompagnement. Et d'un. Un autre jagpanther est signalé sur la droite, dans les vergers. Le lieutenant Roussel l'aperçoit, prend un rocket-gun et le tire à 40 mètres. La tourelle est touchée, une grande flamme jaillit. L'équipage fuit, seul le conducteur reste et tente de faire demi-tour, mais le char s'enlise et les Allemands l'achèvent eux-mêmes au 88. Face à la gare, le char Bouch'is tire sans désespérer, mais un 37 l'a repéré et Bouch'is tombe, décapité. L'équipage continue le combat, plus acharné que jamais. Un troisième jagpanther, sur le point d'arriver au cimetière, fait demi-tour devant ses deux semblables immobilisés. Remis en confiance, les tirailleurs contre-attaquent violemment. Rapidement Friesen est entre nos mains.

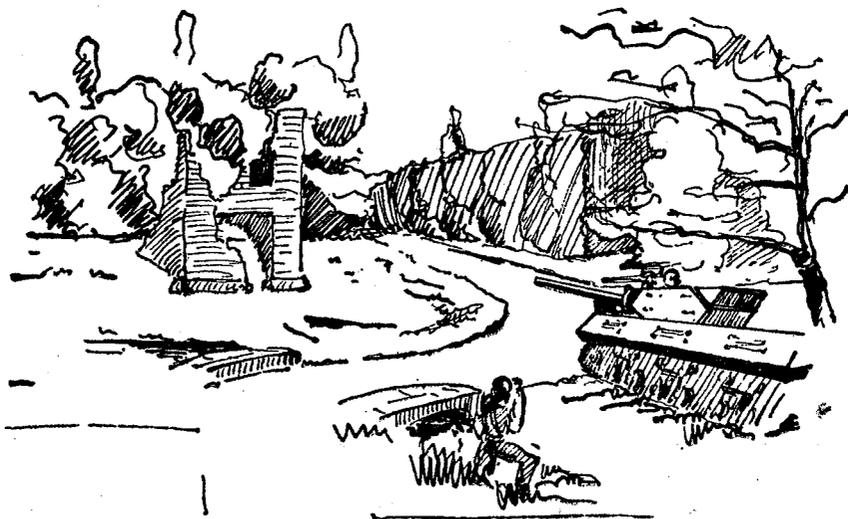
La vallée de la Largue n'est pas tombée au pouvoir de l'ennemi. La 1<sup>re</sup> D. B. pourra se ravitailler. Le lendemain matin, le général du Vigier, commandant cette division, accompagné du général Sudre, arrivait à Friesen pour féliciter les équipages vainqueurs sur le lieu de leurs exploits.



## LA CENTRALE ÉLECTRIQUE

---

Personne n'a jamais su pourquoi tout le monde s'est mis à désigner de cette façon quelques pans de murs noircis, ruine de ce que fut peut-être un transformateur, à l'orée de l'Oberwald, près du carrefour des routes de Delle à Seppois et de Suarce à Réchésy. A moins que cette ruine n'ait grandi à la mesure de l'importance stratégique du carrefour. Nous y arrivâmes,



en effet, dans la soirée du 20 novembre : la veille, le glorieux R. I. C. M. avait trempé son drapeau dans le Rhin français; le matin il avait enlevé Seppois de haute lutte avec l'aide des T. D. Encore vibrants de leur entrée triomphale à Hérimoncourt, les hommes baisaient le nez, vexés d'arriver en Alsace " dans les bagages ". Ils revinrent vite de leur déception.

Il s'agissait, pour nous, de maintenir libre l'axe Delle-Mulhouse, entre Courtelevant et Seppois contre les entreprises du boche, anxieux de couper le cordon ombilical qui alimentait la bataille pour Mulhouse et le Rhin. On ne pouvait, en effet, ouvrir la grande voie de Belfort à Mulhouse que par des actions de débordement sur Dannemarie et Altkirch, et c'est pourquoi nos forces blindées, se faufilant le long de la frontière suisse, allongeaient dangereusement leur ligne de communications dans le secteur boisé de la vallée de la Largue, propice aux embuscades et aux infiltrations d'infanterie. L'ennemi auquel, dans l'optimisme de la victoire, nous ne prêtions au début que le désir de franchir la frontière suisse, allait bientôt nous donner un sévère démenti. Voici une courte évocation de cette affaire :

En allant à Seppois, le capitaine Lizambart, commandant le 4<sup>e</sup> escadron, laisse au passage un peloton pour garder la route et surveiller les bois : les équipages se renfrognent à cause du temps exécrable; en outre, le peloton est réduit, car il a oublié deux chars dans un champ de mines, au premier jour de l'offensive... Mais, au cours de la nuit, les Allemands leur feront oublier leur mauvaise humeur.

A Seppois, il s'agit d'organiser la défense : comme le pays est vaste et que d'issues! Le commandant d'armes fait flèche de tout bois : les tirailleurs marocains, décimés par l'attaque initiale, sont déprimés de fatigue; qu'importe, ils montent la garde courageusement. Quelques sapeurs, qui ne s'y attendaient guère, acceptent avec bonne humeur une mission tactique et prennent en compte leur portion de lisière à défendre;

le char de dépannage, monstrueux et inoffensif, garde le P. C. et braque son canon postiche sur le carrefour central. La défense du nœud vital de communications étant assurée avec les moyens du bord, on s'inquiète du renseignement afin d'accueillir l'ennemi au plus loin. Aussitôt commence une rude épreuve pour les nerfs de ceux qui commandent : on amène des prisonniers capturés là où l'on s'attendait le moins à trouver l'ennemi; dans le combat tourbillonnaire des blindés, pour qui le terrain ne compte pas, et en dépit du luxe des moyens radio, on ne sait rien de ce qui se passe. La radio des pelotons s'inquiète et s'impatiente; à la guerre " pas de nouvelles " est rarement interprété " bonnes nouvelles ".

L'aube du 21 trouve l'ennemi particulièrement entreprenant, le deuxième peloton multiplie les patrouilles pour se donner de l'air, flairé constamment par un ennemi qui rôde dans les taillis et se dérobe. Quelques coups de canon dans les buissons suspects, une fusée rouge jaillit et les boches se retirent, laissant à chaque fois des trophées entre nos mains : une fois, ce sont des prisonniers, dont l'un n'a plus qu'une jambe, une autre, ce sont des bazoukas plus gros que les rocket-gun américains; à chaque fois, les patrouilleurs rapportent des sacs et des équipements qui témoignent éloquemment de la précipitation que l'ennemi apporte à les éviter.

\* Mais le colonel parle à la radio : il est question de contre-attaque, on se doute que tout n'est pas pour le mieux vers Lepuy-Delle et Suarce. Il faut qu'un peloton se hâte vers le carrefour où il doit se mettre à la disposition d'un commandant qui dirige la contre-

attaque vers le nord. Il y a des chars, il faut faire vite, très vite!... Quelques mots énergiques nous mettent plus sûrement dans l'ambiance que la lecture d'un long bulletin de renseignements. Le lieutenant Binet saute sur son premier char et fonce; il passe au deuxième peloton et prend aussitôt une formation de combat : sage précaution, à la première crête, d'où l'on voit le carrefour, rendez-vous fixé avec les amis, il découvre la plaine où progressent en bon ordre, vers Réchésy, des fantassins allemands en petites colonnes. Cela n'est guère inquiétant : quelques obus de trois pouces bien appliqués auront vite fait de les ramener vers les bois d'où ils sont sortis. Mais ils sont accompagnés par un énorme engin, mal identifié tout d'abord, et qui ne tarde pas à tirer sur la ligne de buissons où le premier peloton essaye de prendre position. Le sergent Collober, qui guide son char, à pied, est blessé grièvement, mais n'en continue pas moins à commander le tir. Le duel est serré : le gros char semble encaisser parfaitement les perforants du T. D., mais celui-ci, plus maniable, tire au moins deux fois plus vite. Cependant, la partie devient inégale. Le char de l'adjudant-chef Leclerq s'enlise dans le terrain détrempe et son équipage ne traîne pas pour mettre les crampons sous le feu et le sortir de cette fâcheuse position. Au même moment, un autre char ennemi, invisible dans la lisière des bois, commence à arroser la position de 88 qui éclatent dans les arbres. Nous tenons cependant la victoire : le jagpanther manœuvre en retraite et s'immobilise soudain, accablé par le tir de Bacquerie, dont Barcos charge la pièce à une allure record. Ces deux braves ne devaient pas

jouer longtemps de leur succès ; du bois mystérieux, un obus part et traverse leur tourelle, les blessant à mort. L'ennemi est toutefois maîtrisé ; surveillée de près par nos patrouilles, son infanterie se replie et ses chars abandonnent la partie, la route menacée reste libre...

Aux lisières est de l'Oberwald, du côté de Seppois, la situation n'est pas meilleure et le troisième peloton doit intervenir sur des mitrailleuses que le boche obstiné remet constamment en batterie. Mais nos pointeurs connaissent le secret qui fait partir la fusée rouge, lancée en hâte par le teuton avant d'abandonner ses morts et souvent même son matériel.

Malgré le froid et la pluie persistante, chaque jour voit plusieurs assauts repoussés par le feu de toutes nos armes, en un concert assourdissant. A quelques mètres d'une de nos mitrailleuses, un allemand est couché dans le fossé, les mains encore crispées sur les mines qu'il s'apprêtait à poser sur la route. Pour alourdir encore l'atmosphère d'angoisse, un de nos engins, victime d'une méprise fatale, explose et brûle longuement, illuminant dangereusement la nuit, fardant de lueurs sanglantes les visages blêmes de froid et de fatigue. La relève arrive pourtant...



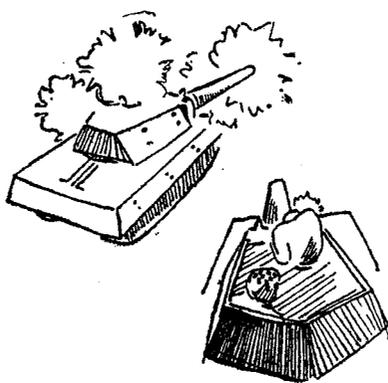
## VILLAGE-NEUF — HUNINGUE

---

Le 30 novembre, à l'aube, dans un brouillard épais qui a considérablement gêné les puissants tirs d'artillerie, le bataillon Lacheroy, du 6<sup>e</sup> R. I. C., s'élance du nord au sud entre canal et Rhin vers le dernier lambeau que les Allemands tiennent encore dans le sud de l'Alsace. En même temps, un commando attaque de l'ouest vers l'est à partir de Michelfelden, faubourg nord de Saint-Louis, pour s'emparer du pont sur le canal à l'entrée de Village-Neuf. Le peloton de T. D. de l'adjudant Moreau les appuie, le lieutenant-colonel Dessert, du 6<sup>e</sup> R. I. C. coordonne l'action.

On ne voit pas à vingt mètres devant soi. Les premiers éléments du commando atteignent le pont mais ne peuvent le franchir. Le groupe de T. D. Lalo s'avance à quelques mètres du pont et tire au jugé dans la brume; de violentes rafales viennent s'écraser sur le blindage, c'est un combat d'aveugles, le pont est miné, paraît-il, impossible de s'y aventurer. Le lieutenant-colonel Dessert fait reculer l'infanterie et déclencher un violent tir d'artillerie. Un S. O. S. du bataillon Lacheroy le fait lever car ils arrivent au pont sur l'autre rive. On repart à la charge, le T. D. Lalo vient se placer sur le pont et balaie à la mitrailleuse lourde les rives du canal. La liaison est établie entre les deux groupements, tout le peloton de T. D. passe le pont et le groupe Lalo s'installe face à Huningue, prenant à partie les Allemands qui s'enfuient.

Le brouillard se dissipe. Le commandant Lacheroy signale qu'à hauteur du rathaus et de l'église que l'on aperçoit maintenant distinctement à 400 mètres dans la grand'rue toute droite, un réduit allemand arrête l'infanterie et lui cause des pertes. Le capitaine Deysson décide d'envoyer son groupe de T. D. en réserve prendre liaison avec l'infanterie et réduire la résistance. Le groupe Bes de Berc arrive et s'avance au milieu des ovations et des drapeaux qui déjà fleurissent aux fenêtres. Soudain, c'est le drame. D'un groupe de maisons, du rathaus, un ouragan de feu s'abat sur les T. D. Trois panzerfaust ricochent et explosent sur le



premier T. D., jetant à terre l'adjudant Moreau, chef de peloton. Les deux chefs de char Bes de Berc et Guilhem s'écroulent au fond de la tourelle avec une balle dans le crâne chacun. Les T. D. ripostent à bout portant et se replient. Le capitaine Deysson remplace aussitôt les deux chefs de char puis, avec le lieutenant-colonel Dessert s'infiltré sur les lisières nord du village. Ils retrouvent les premiers éléments de la compagnie Portal, cloués au sol par les feux du

rathaus à deux cents mètres au nord de la grand'-route. Enfin, arrive le groupe des T. D. Le char Kuntz s'avance à cent cinquante mètres et déclenche un tir d'obus à court retard sur le rathaus dont la façade est méthodiquement "sonnée". L'effet est terrifiant. L'infanterie bondit et enlève le réduit d'un seul élan, tandis que l'ennemi, pitoyable maintenant, se rend partout. Le peloton de reconnaissance Heppe est découplé sur Huningue, distant de deux kilomètres, mais il est violemment repoussé par un inquiétant tir de 88 et 75. Avant la nuit, les T. D. ont juste le temps d'arroser entre Village-Neuf libéré et Huningue quelques blockhaus menaçants.

Le 1<sup>er</sup> décembre, à 9 heures, un puissant tir d'artillerie doit se déclencher sur Huningue, mais, à 8 h. 35, une femme venant de cette ville apprend au capitaine Deysson que les Allemands ont repassé le Rhin de nuit. Le tir est décommandé in extremis. Le peloton Heppe alerté fonce sur Huningue et, à 9 h. 20, les A. M. s'engagent au milieu des maisons en ruines. Quelques minutes après, une folle animation règne dans la ville, mais déjà les pièces sous casemates de la ligne Siegfried tirent rageusement sur la rive à nouveau et définitivement française.



## LOECHLE — L'USINE ÉLECTRIQUE

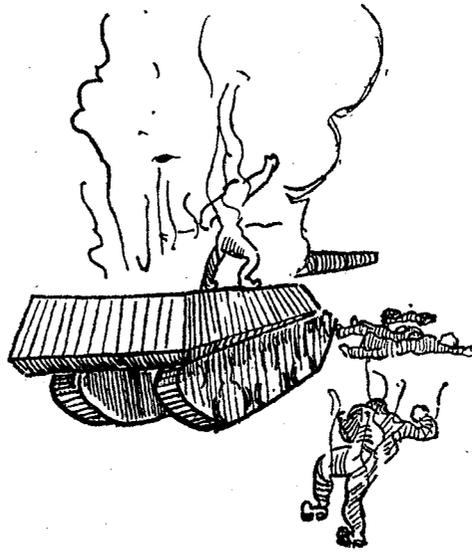
---

C'est au début de décembre 1944, les opérations marquent un temps d'arrêt, les unités se retrempent dans un repos bien gagné.

Notre infanterie borde le Rhin mais l'ennemi a encore quelques "verrues" qui nous gênent terriblement, en particulier l'usine électrique et le village de Lœchle. La route Strasbourg-Bâle par Neufbrisach est coupée, on ne peut circuler de Kembs à Huningue, il faut supprimer ça. L'attaque est décidée pour le 8 décembre. Le 3<sup>e</sup> escadron moins un peloton appuiera le 2<sup>e</sup> bataillon du 6<sup>e</sup> R. I. C. Il pleut, la forêt de la Hart, silencieuse et menaçante, finit à quelques centaines de mètres de l'objectif. En face, de l'autre côté du Rhin, l'ennemi nous voit des hauteurs d'Istein, de plus, entre le Rhin et la forêt il y a le canal. Le terrain n'est pas favorable, il va falloir payer d'audace et compter sur son étoile. On décide que le gros du groupement attaquera Lœchle de face pendant que le commandant Daboval, avec une compagnie renforcée, et deux T. D. du lieutenant Roussel, prendront l'ennemi à revers. Pour cela, il faut que l'infanterie franchisse le canal sur passerelle et les T. D. sur un pont de quelques tonnes. Des fumigènes et la nuit masqueront cette action audacieuse. La garnison de Lœchle et de l'usine doit être d'un bataillon au moins appuyé de plusieurs canons et de mitrailleuses lourdes.

L'attaque est reportée au 10 décembre. A 6 h. 45, la préparation d'artillerie se déclenche, très violente, les T. D. sont répartis par groupes de deux entre les compagnies de 1<sup>er</sup> échelon et se mettent en place à la faveur de la nuit et du tir d'artillerie. 7 h. 15, l'infanterie serre au plus près du tir puis s'élanche. Les fumigènes ont obscurci l'horizon et l'ennemi ne doit rien voir. Tout d'abord l'attaque progresse normalement, l'est du village est atteint, tandis qu'au centre l'école, transformée en réduit, donne l'impression d'être un dur morceau. A gauche, ça ne va pas tout seul, les premiers éléments de la compagnie Vassal atteignent assez rapidement les lisières de Schäferhof mais sont bloqués, les T. D. du sous-lieutenant Poupaert ne peuvent rien voir, l'infanterie les appelle à l'aide. Pour arriver à sa hauteur, il faut franchir 400 mètres de terrain découvert. On se dit que la visibilité étant mauvaise on a des chances de passer et, accélérateur à fond, le premier T. D., bientôt suivi de son compagnon, fonce en avant. Malheureusement, à quelques mètres des maisons, un 75 pack ouvre le feu, le char de Meritens est touché par un obus qui s'enfonce dans le moteur droit; trois hommes du groupe de protection, montés sur la plage arrière du T. D., tombent blessés sur le chemin. La mission sera remplie quand même, l'équipage continuant le combat avec le sous-lieutenant Poupaert qui, blessé au bras, refuse de se faire évacuer avant le succès complet. Le deuxième T. D. arrive à la rescousse, mais il est obligé, pour ne pas écraser les camarades blessés à terre, de marquer un temps d'arrêt. Aussitôt le canon allemand, bien camouflé par une maison, le prend pour cible : le duel s'engage, car

Esmieux, le tireur, l'a vu, un, deux, trois, quatre obus, mais la visibilité est mauvaise, le T. D. perd la partie. Un perforant vient de l'atteindre en plein dans le casier à munitions et c'est le feu. Les occupants de la tourelle sont grièvement blessés, ils réussissent à sauter et se roulent à terre pour éteindre les flammes. Le conducteur et le radio sont tués à leur poste, le soldat Bernard, du groupe de protection, bondit sur

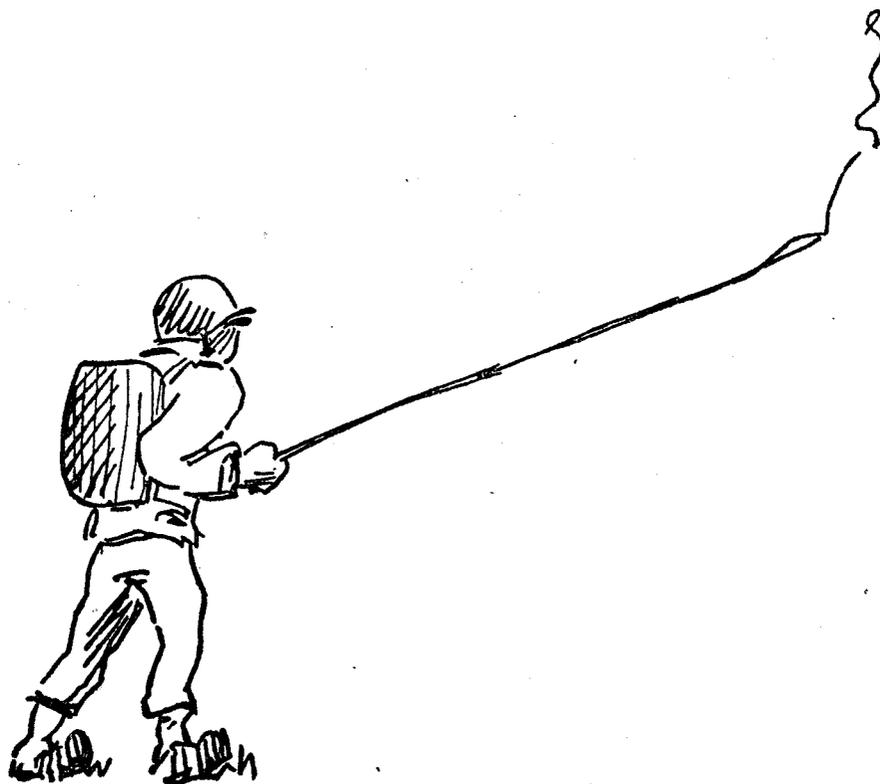


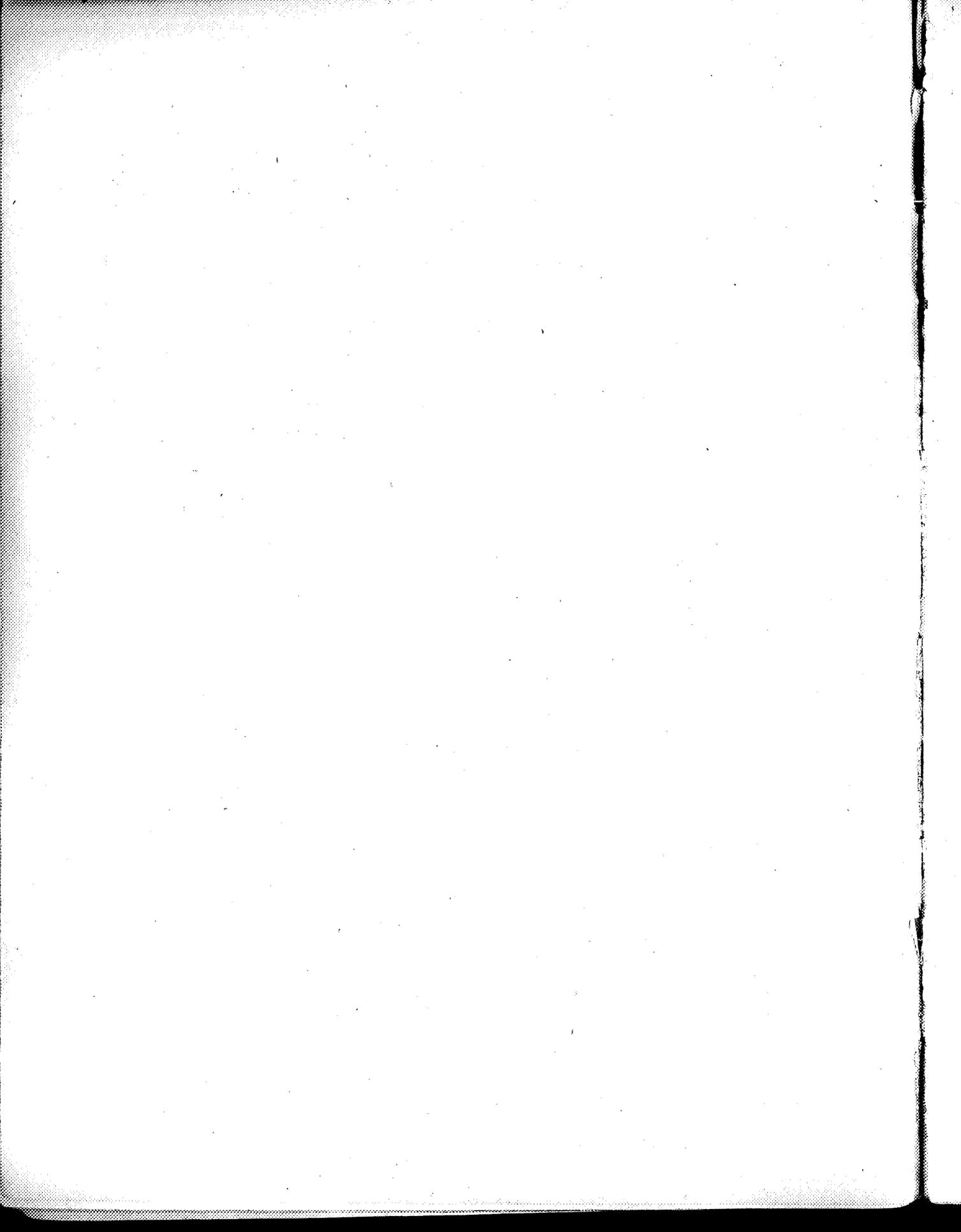
le char en feu et tente, mais en vain, de les dégager. Thyriot, le chef de char, quoique grièvement brûlé, fait un suprême effort et regagne par bonds la base de départ.

De la lisière de la forêt, le capitaine a vu le drame et il engage aussitôt le T. D. Masson qu'il avait prudemment gardé en réserve. Sept perforants frôlent le char, mais, quelques secondes après, l'antichar est détruit et les servants se rendent. L'infanterie peut continuer vers le fond du canal tandis que, de l'autre

côté, le groupement Daboval avance rapidement. L'ouest et l'est de Lœchle sont pris, seule, au centre, l'école tient et ne veut pas se rendre. Le colonel Gauvin envoie le capitaine Maurel coordonner l'action. Deux T. D. du peloton Voisin sont arrivés face à l'école et mettent en flammes le bâtiment; un officier et trente hommes se rendent.

Il reste l'usine et il est 5 heures, la nuit va tomber. Alors les chars, les lance-flammes sont lancés en avant et tout est très vite réglé. La journée nous a valu trois cent cinquante prisonniers et cent morts au moins chez l'ennemi, mais les T. D. ont payé cher l'honneur d'avoir voulu, quel que soit le risque, se montrer les dignes compagnons des fantassins coloniaux.





## LA NOUVELLE CAMPAGNE D'ALSACE

---



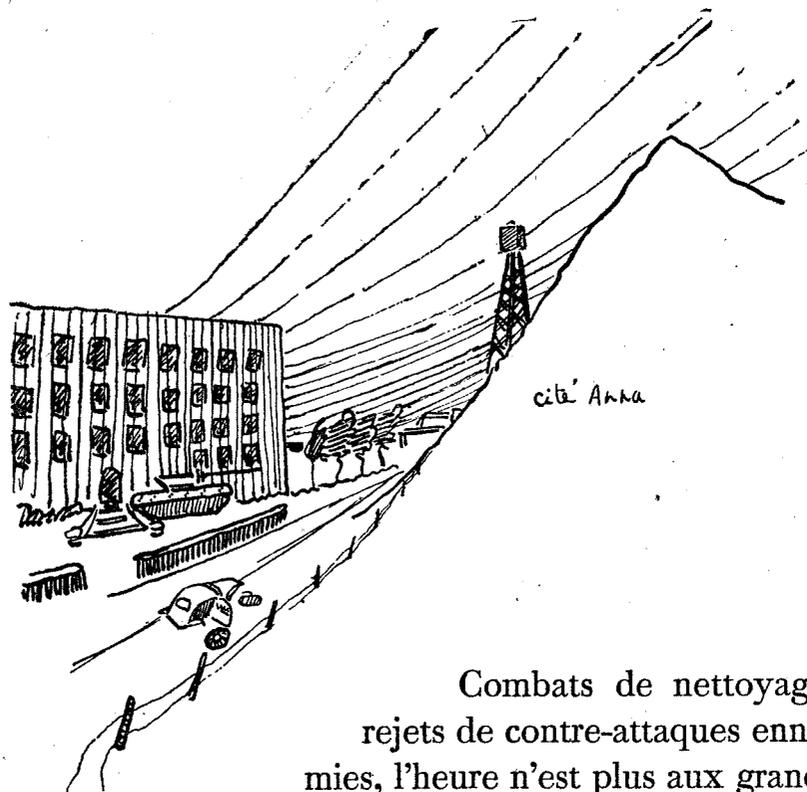
L'ALSACE n'était pas entièrement libérée. La poche de Colmar immobilisait l'armée française et servait de base d'opérations à un ennemi mordant et toujours puissant.

Strasbourg était menacé. Or, par une solennelle déclaration, le général de Lattre

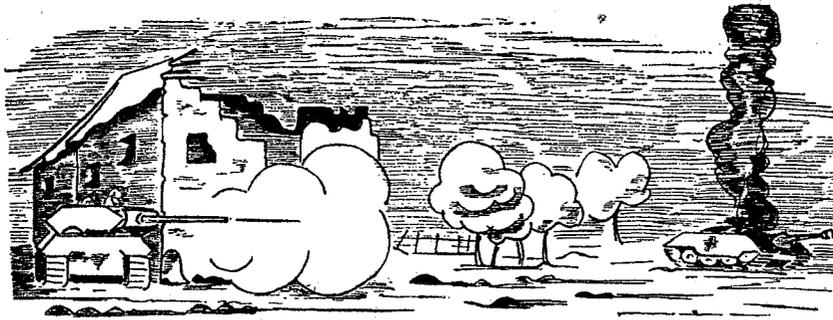
avait lié le sort de son armée à celui de la ville.

Certains estimaient pourtant inéluctable l'abandon de la grande cité alsacienne, d'autres considéraient les rigueurs d'un hiver exceptionnellement froid et choisissaient d'attendre. Mais le commandement jugea trop impérieuse la fidélité à notre engagement pour se laisser aller à cette conspiration de la fatigue et de la démission.

Dans cette progression méthodique et sûre, sous les ordres du général Morlière, commandant la 9<sup>e</sup> D. I. C., le R. C. C. C. allait donner aux fantassins, les plus touchés par l'inclémence des éléments, l'appui de ses canons toujours en première ligne.



Combats de nettoyage,  
rejets de contre-attaques enne-  
mies, l'heure n'est plus aux grands  
raids spectaculaires et les noms de  
nos engagements : Wittenheim, Cité Sainte-Barbe,  
Kingersheim, rappellent à nos mémoires les fatigues  
immenses et répétées qui n'ont pu lasser notre foi.



## KINGERSHEIM

---

21 janvier, 7 heures. Depuis hier matin nous avons franchi la Doller, en dépit du terrain et du temps. Pfastatt, Illzach et Kingersheim sont pris, la nuit seule a arrêté l'attaque qui doit reprendre au jour. Mais l'ennemi, tout d'abord surpris, s'est ressaisi. Des renforts sont arrivés de la région de Fribourg et, à 7 h. 30, il contre-attaque violemment en direction de Kingersheim. Deux compagnies alpines, appuyées par trois chars et cinq automoteurs, mènent l'action. Or, la compagnie française qui tient le village a perdu son capitaine et son effectif est très réduit. Un peloton de Sherman, qui combat à nos côtés en appui du 6° R. I. C., est lancé du village d'Illzach pour enrayer la contre-attaque avec l'infanterie. La situation est confuse, les obus et minen déferlent sans arrêt sur les défenseurs et les Sherman marquent le pas. Le commandant du 2° R. I. C. demande du renfort. Le peloton de T. D. Duquesne file à toute allure sur Illzach puis Kingersheim. L'ennemi fait des progrès et occupe les lisières nord et ouest du village; il y a

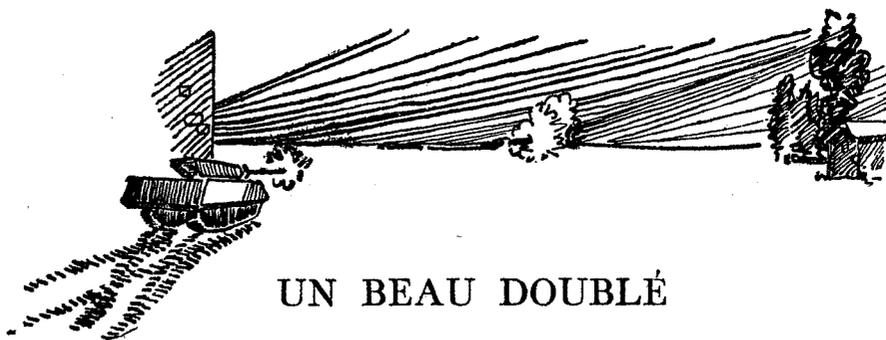
quelque flottement dans la défense. Le capitaine Maurel vient sur place régler la coordination des efforts entre Sherman et infanterie. On se mitraille de maison à maison, les T. D. tirent dans les fenêtres. Dans une rue, le sergent-chef Vincenti et son groupe de protection tiennent tête à une quarantaine d'allemands et les repoussent finalement à la grenade, au rocket-gun et à la mitrailleuse. Deux chefs de T. D. blessés sont aussitôt remplacés. Deux fantassins qui sont tombés au milieu d'une ruelle sont ramenés par l'adjudant Madec. Dans le courant de l'après-midi, une compagnie d'infanterie est envoyée en renfort et le capitaine Petit prend le commandement du point d'appui. Jusqu'à la nuit, les accrochages continuent, l'ennemi, qui avait perdu du terrain, reprend quelques maisons et des chars sont signalés aux lisières ouest vers la fabrique et la cité. Dans l'obscurité chacun reste sur ses positions. Rafales courtes, lueurs d'incendie, patrouilles se glissant le long des ruines : c'est le qui-vive jusqu'au jour.

Le 22, à 7 h. 15, après une courte préparation d'artillerie, la compagnie du capitaine Petit attaque pour enlever la fabrique et la cité. C'est très dur. L'ennemi se défend âprement. Madec et Vincenti nettoient, à pied, un groupe de maisons et font neuf prisonniers.

Enfin, les chars allemands sont repérés dans la cité. C'est notre travail. Lentement, avec précaution, les chefs de char, à pied et rasant les murs, c'est la progression vers l'emplacement qui permettra de détruire le boche. Les adversaires sont à 100 mètres au plus, mais ils connaissent aussi leur métier et, bien placés, attendent, le canon dépassant à peine l'obstacle

qui les abrite. Attente passionnante, mais qui énerve notre patience; les fantassins interviennent avec leurs mortiers qui vont frapper l'ennemi derrière ses retranchements. L'allemand, pressé de toutes parts, perd son sang-froid et quitte la position. Le premier automoteur qui se démasque ne peut faire que vingt mètres avant d'être percé par le tir ajusté du T. D. Prudhomme qui l'immobilise. Le feu se déclare et l'équipage, qui tente de gagner un abri, est abattu à la mitrailleuse de cinquante. Deux autres automoteurs quittent leur repaire. Un Sherman en batterie à notre droite en descend un, l'autre disparaît derrière les maisons.

Madec en aperçoit un autre, bien embossé derrière un mur, le barbotin seul visible; un obus et il est rendu inutilisable. Entre temps, le T. D. Aubry arrête une contre-attaque ennemie menée par deux sections; une quarantaine de coups et ils se replient en désordre. Le T. D. Prudhomme reçoit un obus sur sa tourelle qui se bloque. L'action se précipite : l'adjudant Duquesne et son adjoint Madec précèdent deux T. D. pour agir de flanc sur la cité. Ils tombent tous les deux sous un tir de minen et sont gravement blessés. Le sergent-chef Aubry prend le commandement et continue. Le peloton a eu un tué, dix blessés, deux véhicules et un T. D. endommagés, mais il tiendra jusqu'à la fin qui est proche. Quant aux Sherman, il en reste un sur quatre. Vers 15 heures, l'ennemi se décide à abandonner Kingsheim, laissant de nombreux morts et une foule de prisonniers.



## UN BEAU DOUBLÉ

---

Le 26 janvier, à 16 heures, le capitaine Vernant, installé aux lisières de puits Anna avec une équipe d'observateurs formés à l'école du capitaine Charvet, repère deux automoteurs bien camouflés sous leur carapace de neige, embossés près de la cité Kuhlmann; il en rend compte immédiatement et peu après conduit à son observatoire le capitaine Deysson et le sous-lieutenant Davion de l'escadron de T. D. en ligne. Il leur indique les deux blindés et une reconnaissance rapide permet de trouver un emplacement au poil d'où un T. D. peut successivement prendre à partie les deux automoteurs, tout en n'étant vu lui-même, et très mal, que par un seul à la fois.

A 17 h. 20, ils reviennent avec le T. D. Pascal qui se faufile à travers l'usine. Le chef de char et le conducteur descendent et viennent reconnaître les deux cibles. L'état-major du régiment s'est dérangé pour assister au spectacle et s'installe dans une maison voisine. Le canon est chargé, braqué déjà par le travers du T. D. qui avance doucement. Il est 17 h. 25, la nuit tombe déjà. Pascal a l'œil collé à la lunette et, juste à défilement, arrête son char. Il tire hausse 700,

le coup porte juste au-dessus du premier automoteur que l'on voit de profil contre une maison. La neige tombe de la tourelle et bouche l'orifice de la lunette. Il faut reculer de quelques mètres et le déboucher. Nouvelle avance, hausse 600, l'obus passe encore au-dessus. Troisième coup, une gerbe de flammes, des silhouettes s'enfuient, le blindé flambe comme une torche, provoquant l'enthousiasme des spectateurs. Le T. D. avance encore de quelques mètres et prend à partie le deuxième automoteur vu de face, dont le canon menaçant tourne à la recherche de son ennemi : un, deux, trois, quatre coups, dont deux au but, mais qui ricochent sur l'épaisse carapace; enfin, au cinquième, une grande gerbe de flammes, l'animal est touché à mort. Il est 17 h. 30. L'équipage du T. D. pousse de grands cris, tout le monde exulte, mais l'on fait vite marche arrière. Des rafales de mitrailleuses et quelques fusants saluent le départ. Deux automoteurs de moins, et l'allemand n'en a pas beaucoup; cela facilitera grandement la tâche de demain, l'attaque de la cité Kuhlmann. L'on retrouve les deux carcasses deux jours après, c'était des chasseurs de chars nouveaux modèles, sortis de l'usine au début du mois.

Un beau doublé!



## A WITTENHEIM

les 30 et 31 janvier 1945

---

Depuis dix jours, la bataille fait rage au nord de Mulhouse, l'ennemi se défend avec acharnement et chaque village, chaque cité, chaque mine, fait l'objet de combats furieux. Aujourd'hui, c'est Wittenheim qu'il faut enlever. C'est au bataillon communal du 6<sup>e</sup> R. I. C., sur la brèche depuis quelques jours, qu'incombe cette mission. Il est appuyé par un peloton de Sherman et un escadron de T. D. Déjà, la veille, un peloton a partiellement détruit le clocher qui servait d'observatoire à l'ennemi. Il fait froid, la neige recouvre toujours en couche épaisse le sol et dissimule les champs de mines que l'on sait vastes et continus. A 7 h. 30, le tir d'artillerie se lève, pendant les cinq dernières minutes de la préparation, les T. D. ont violemment tiré sur les lisières ouest et sud du village. Deux compagnies, à l'abri de ces tirs, se sont approchées au plus près de Wittenheim, profitant de la nuit. D'un seul bond, elles pénètrent dans le village par le sud-ouest et par l'est. Mais la bataille ne fait que commencer et l'ennemi va se défendre avec son acharnement coutumier. Un seul Sherman a pu démarrer, les autres n'ont pu partir, l'essence étant gelée dans les conduites. Ce n'est pas assez comme soutien, et bientôt la progression est stoppée. Sur la face sud de Wittenheim,

à deux cents mètres des lisières nord de la cité Kuhlmann, base de départ, des mitrailleuses se révèlent et battent impitoyablement le glacis qui sépare les deux villages; l'artillerie et les minen s'en mêlent, la neige en est toute noire. Bientôt les liaisons deviennent impossibles avec les compagnies avancées dans Wittenheim. Le capitaine de Cambourg et le lieutenant Roussel sont envoyés en liaison et réussissent à franchir le glacis. On apprend à ce moment que les nids de résistance allemands tiennent farouchement dans les maisons sud de Wittenheim, au cercle en particulier, et dans la grande bâtisse de l'école. Le peloton Davion appuie de ses feux une action de nettoyage montée avec une section d'infanterie qui avance très difficilement, en raison des mines anti-personnel qui éclatent à chaque pas. Les officiers envoyés en liaison reviennent en Sherman et apportent quelques éclaircissements sur la situation. L'infanterie ne peut plus progresser et demande les blindés. Par ailleurs, au moins un automoteur embossé dans la seule grand'rue qui part de l'église vers le nord sera difficile à déloger. Le capitaine Deysson décide d'engager ses T. D. dans le nettoyage de Wittenheim. Un peloton se porte dans le sud-est du village, la moitié d'un autre contourne Wittenheim par l'est et rejoint les fantassins parvenus à la sortie nord-est, tandis que deux autres chars vont appuyer la compagnie engagée au sud-ouest. Auparavant, ce groupe fonce sur le cercle, puis sur l'école, faisant exploser des nuées de schumines; le char Percot, par trois obus dans la cave de l'école, amène la reddition de l'ultime noyau de résistance dans le sud du village. Une poignée de boches, fanatiques et d'ailleurs complè-

tement ivres, se sont réfugiés dans la cave, autour du commandant de la place, derrière une masse de civils. Ils viennent d'abattre successivement plusieurs officiers et sous-officiers du 6<sup>e</sup> R. I. C. qui les sommaient de se rendre pour épargner les civils qui leur servaient de rempart. Il faut l'effet terrifiant des obus de T. D. tirés à bout portant pour venir à bout de ces énergumènes. L'officier allemand a tôt fait d'expié ses crimes et le drapeau du bataillon allemand est enlevé par l'équipage du char. Pendant ce temps, le peloton Roussel arrive jusqu'à l'église et, s'infiltrant de maison en maison, le chef de peloton, avec une équipe de rocket, parvient à cent mètres de l'automoteur signalé; deux projectiles manquent de peu le blindé, un peu trop éloigné. La riposte du 75 oblige les audacieux à se replier. Tout le sud et le centre du village sont maintenant nettoyés, mais les compagnies d'infanterie sont harassées; la place centrale au nord de l'église, point de passage obligatoire, est abondamment minée et sous le feu ennemi. Sur l'ordre du lieutenant-colonel Larroque, le capitaine Deysson, avec deux chars, essaie de s'infiltrer dans le nord-est du village entièrement en flammes. Parvenu à cent mètres de l'automoteur, il est arrêté par les champs de mines et, après quelques salves, fait demi-tour dans les brasiers. De son côté, le capitaine de Cambourg avec un T. D. pousse une reconnaissance jusqu'aux lisières nord-ouest de Wittenheim, mais ne peut, pour des raisons semblables, approcher la tanière de l'automoteur. Toute la nuit, les deux pelotons de T. D. montent la garde aux coins des rues et apportent à l'infanterie leur puissant soutien moral.

Le 31, à l'aube, Wittenheim est enfin entièrement occupé et nettoyé, la plupart des survivants se sont enfuis la nuit de la partie nord du village.

Wittenheim est conquis, mais ce n'est qu'un amas de ruines.



CITÉ  
SAINTE-BARBE

Jamais je n'ai vu de manœuvre aussi compliquée, et, en dépit de sa complexité, si bien réussie et si payante.

Des lisières de Wittenheim, nous observions l'ennemi, bien retranché dans la Cité Sainte-Barbe et couvert par des tranchées. Entre eux et nous, un vrai billard truffé de mines et battu par des mitrailleuses. Vers l'ouest, il y a bien un maquis plus propice à l'infiltration, mais il est littéralement farci de mines. Le terrain environnant est fangeux et impropre à la manœuvre des chars, et cet itinéraire aboutit au puits et à l'usine qu'on a tout lieu de considérer comme un point fort de la défense.

Un Polonais, échappé de la cité, vient nous communiquer des renseignements; naïvement, il situe

l'ennemi par rapport à ses points de repère : la maison de son beau-père et celle de sa femme. Cependant son enthousiasme est convaincant. Il s'offre à conduire les premiers éléments par un itinéraire sûr..., pourvu qu'on l'habille en soldat! En pleine nuit, dans le sous-sol nauséabond de l'école de Wittenheim, réunion des cadres. Le colonel Bourgund expose son plan. Une mauvaise chandelle éclaire le front soucieux du commandant Withouse.

— L'artillerie?

— Présent!...

— Le génie?

— Présent!...

— Les T. D.?

— Présent!...

Chacun grignote un biscuit, tous ont le regard tendu, l'affaire est de celles qu'on envisage avec sérieux; personne ne doute du succès de l'entreprise, mais aucun ne sous-estime les difficultés qui nous attendent.

A l'aube, le feu de l'artillerie s'abat sur les organisations ennemies. Aussitôt qu'on peut les distinguer dans les lunettes, les T. D. tirent sur des emplacements repérés : sur les observatoires, sur des maisons, des portails ou des fenêtres signalés par le Polonais. La riposte ne tarde pas et il ne fait pas bon aux lisières de Wittenheim où les nebelwerfer, les "vaches", comme disent les marsouins, à cause de leur mugissement, projettent leurs pluies d'étincelles.

Un T. D. du premier peloton est immobilisé... Mais pendant la nuit, au prix de difficultés inouïes, le peloton de l'adjudant-chef Thiry, accompagnant le 1/21° R. I. C. qui prononce l'attaque principale par

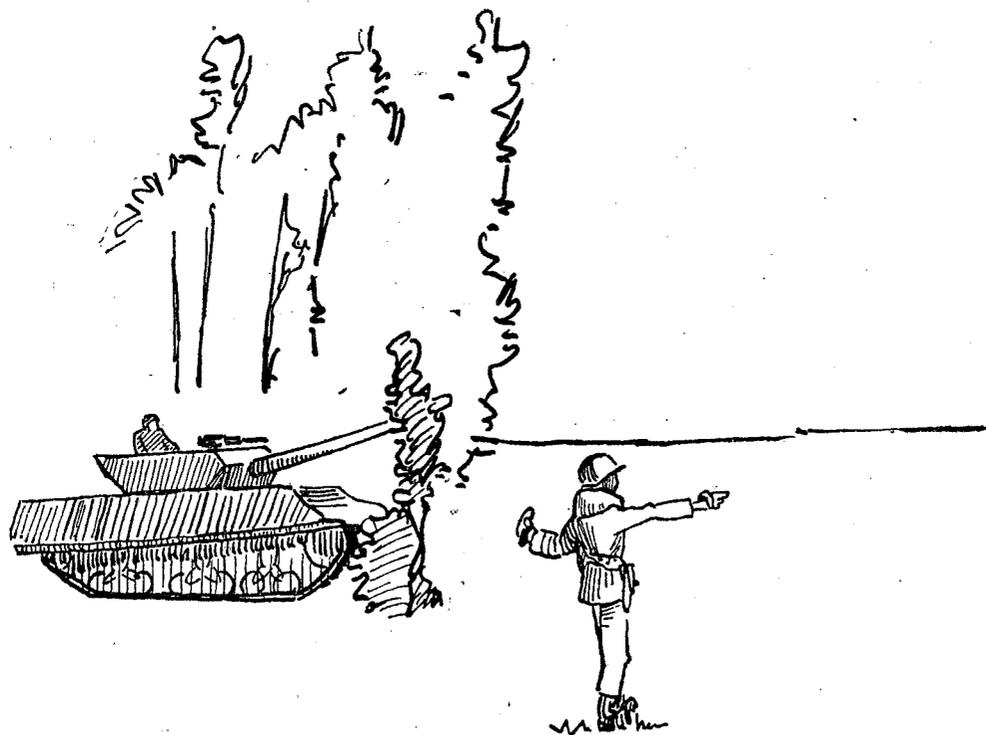
l'ouest, a gagné les abords de la cité. Déjà on peut voir les grosses masses, trop blanches maintenant à cause du dégel, qui abordent prudemment les premières maisons.

Le peloton du lieutenant Roblot accompagne une attaque de diversion qu'une compagnie prononce à l'est. Il progresse de maison en maison, et l'on aperçoit de temps en temps quelques brefs éclairs, aboiements rageurs, mortels pour les mitrailleurs ennemis obstinés. Déjà on a vu revenir le sergent Papion avec un superbe camion Opel qui marche, seulement percé de quelques balles qui ont tué les occupants. Mais l'affaire se corse : un obus antichar écorne la tourelle du char Chaudoc, le sergent Lhuilerie s'écroule, une balle en plein front alors qu'il observait du haut de sa tourelle. Les "snipers" sont nombreux, on a aussi aperçu deux chars ennemis, mal identifiés.

Le combat fait maintenant rage dans la cité même. Il ne faut pas traîner pour traverser les rues. Le P. C. du commandant La Bollardière semble particulièrement visé par l'artillerie ennemie qui finit par l'atteindre en plein; alentour les jardins des coquettes maisonnettes, ruines béantes, sont jonchés de cadavres couchés dans la neige fondue, dans des attitudes pathétiques.

Comme d'habitude, l'ennemi s'est retranché dans l'école et s'y bat désespérément. Le lieutenant Ricour, récemment sorti de l'hôpital, profite de ce que son escadron est momentanément en réserve pour venir aider l'adjudant-chef Thiry. On ne voit que lui dans la partie ouest; il court de l'infanterie aux chars : ici un soupirail à détruire, un coup de canon dans cette lucarne... Mais soudain, il a mieux, un petit char

ennemi T. 38, à peine visible, embossé derrière des tonneaux qui camouflent si bien ses grands galets de roulement. Le lieutenant Ricour l'a repéré, il tient à diriger lui-même le feu de son T. D. Du premier coup, le barbotin gauche est traversé, le char est immobilisé, mais l'équipage ne perd pas courage; il riposte quand même et l'obus qui manque le T. D. de justesse

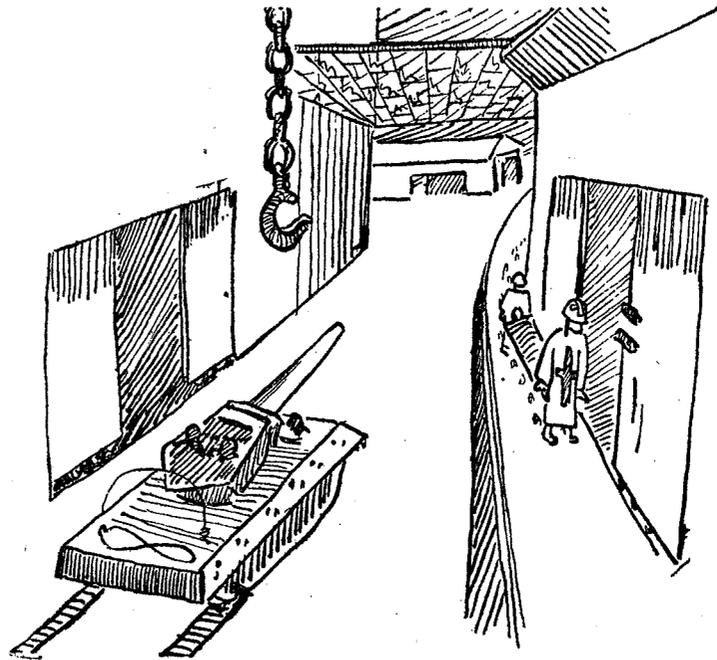


fauche au passage la grande silhouette de Ricour. Ce brave est mort comme Turenne, d'un boulet en pleine poitrine.

Pendant que l'adjudant-chef Thiry, blessé deux fois depuis le matin, s'emploie activement à canonner tout ce qui résiste et que le premier peloton, auquel

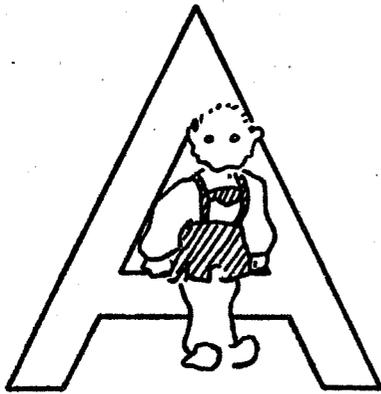
il ne reste plus qu'un char, participe avec un peloton de Sherman à l'attaque de l'usine de potasse, le deuxième peloton n'a pas perdu son temps. Toujours progressant de maison en maison, et évitant quelques mauvais coups, il est parvenu à son objectif. Quelques blindés ennemis s'enfuient au loin, poursuivis par nos obus. Les résistances sporadiques sont rendues muettes peu à peu. Au crépuscule, le lieutenant Roblot, lui-même, à la mitrailleuse, culbute au fossé une petite voiture amphibie allemande qui essayait de forcer notre barrage à toute vitesse.

...La nuit tombe sur la cité Sainte-Barbe et les obus ennemis se font moins nombreux. Chacun ramasse ses morts et compte ses blessés. Nuit de la victoire, nuit de guet vigilant, nuit affreuse de dégel qui ne ralentira pas l'enthousiasme de demain vers la prochaine cité ouvrière, vers d'autres puits de potasse.....



## CAMPAGNE D'ALLEMAGNE

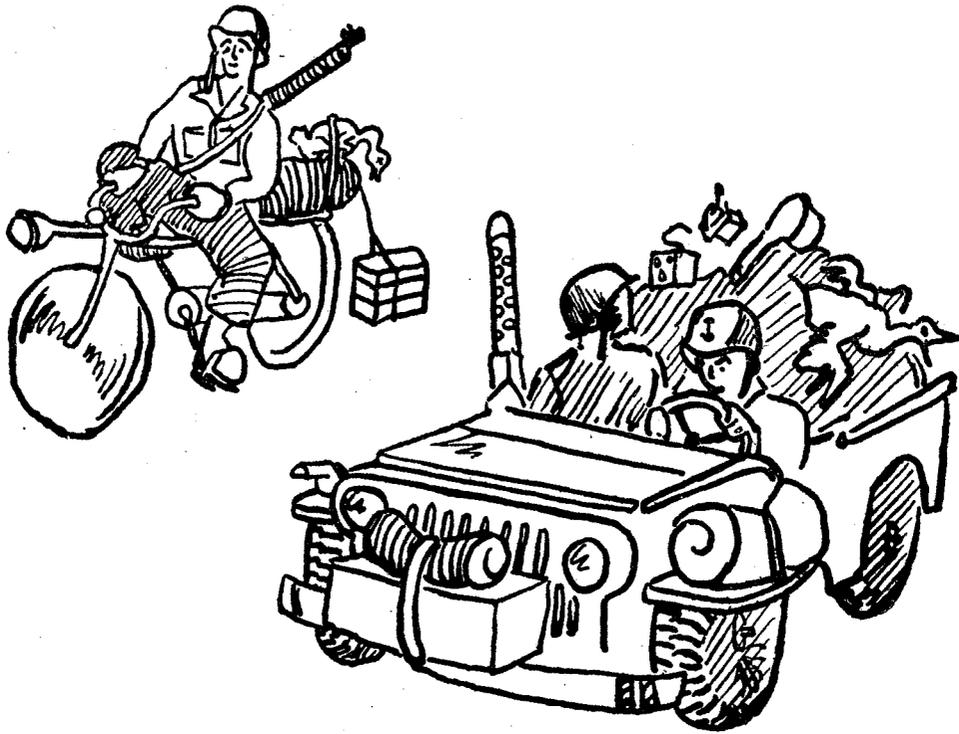
---



U cours de cette campagne, le régiment, toujours rattaché à la 9<sup>e</sup> D. I. C. du général Valluy, appuiera les opérations des régiments coloniaux de cette grande unité.

Le 2 avril, le quatrième escadron protège le franchissement du Rhin à Liemersheim, tandis qu'un détachement rapide, commandé par le capitaine Villain, passe sur le pont américain de Mannheim et revient à toute allure rejoindre les éléments qui ont passé le fleuve. Par la prise de Hochstetten et de Linkenheim, il ouvre la route de Karlsruhe dans laquelle on pénètre le 4 au matin. La mission est alors d'appuyer la 9<sup>e</sup> division coloniale qui va descendre à travers le pays de Bade, dans la plaine qui sépare le Rhin de la Forêt Noire. Une dure bataille pour le bouchon de Rastatt nous en livre l'entrée; c'est alors la ruée jusqu'à la frontière suisse, marquée par les épisodes heureux ou

tristes de Sulzburg et Lörrach. Enfin, dans les bois et les montagnes, l'impossible quête du Graal qu'était la vaine recherche de l'inexistant Wehrwolf, fournit aux escadrons, rassasiés de poulets, la nouveauté des biches.



## LIEMERSHEIM

2 avril 1945

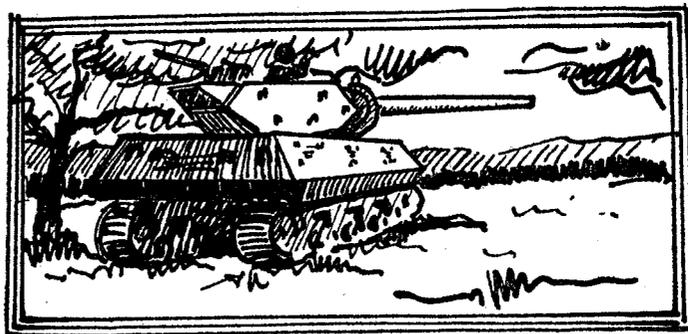


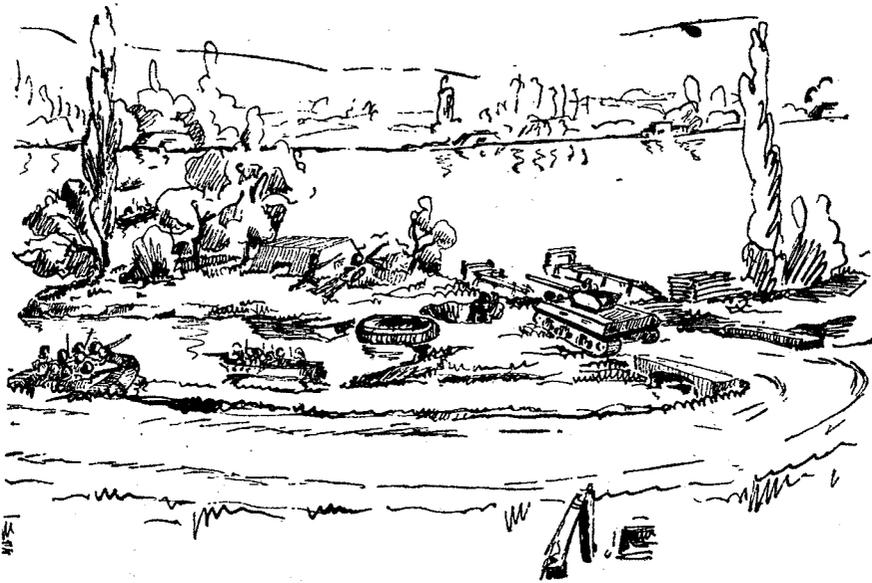
Avant l'aube, les T. D. ont gagné les bois qui bordent le Rhin. Tous s'affairent en silence : officiers, chefs de chars et tireurs se dissimulant derrière les arbres et rampant jusqu'aux berges du fleuve, repèrent soigneusement leurs objectifs : les blockhaus ennemis, à peine estompés par une brume légère qui précède la gloire d'une splendide journée de printemps. On distingue parfaitement leurs embrasures, trous noirs inquiétants; mais ils sont si près, le fleuve n'a guère plus de 200 mètres, qu'un sourire significatif retousse la lèvre de nos tireurs qui regagnent la position d'attente. Déjà l'infanterie afflue par petites colonnes silencieuses. Dans un bras mort du fleuve, les sapeurs préparent leurs embarcations. Chez l'ennemi règne un calme étonnant; sur notre rive, c'est la longue attente de l'heure H, le cœur un peu serré, mais l'œil brillant et la blague aux lèvres.

11 h. 30, fracas de l'artillerie, grondement des moteurs, les T. D. foncent vers leurs emplacements de tir, sur la berge même du fleuve. Les casemates enne-

mies n'ont pas le temps de tirer, les T. D. sont en place; un dernier coup d'œil à la lunette et les premiers obus partent... de l'autre côté, cherchant le béton, perforant les blindages des créneaux, détruisant les mitrailleuses, semant la stupeur et la mort.

En ordre, dans cet enfer, l'infanterie embarque et traverse déjà le fleuve. Mais l'ennemi n'a pas été surpris longtemps : si ses armes automatiques ont été détruites, son artillerie et ses mortiers entrent en action, et les silhouettes des chars qui se dressent provocantes sur la rive sont de vrais cibles. Les éclats ricochent sur le blindage et lacèrent les paquetages attachés à l'arrière; cependant, l'enthousiasme est tel que tous sont hors de la tourelle pour mieux voir les résultats. Quelques blessés tombent... Les premiers canots abordent maintenant la rive opposée, suivis par de nombreuses autres embarcations. Les casemates sont muettes : les T. D. ont rempli leur mission.





## VOLKERSBACH

10 avril 1945

---

Le village a été pris la veille au soir, aussitôt l'infanterie, accompagnée par un peloton de T. D., s'y est installée. La position est en pointe; à l'ouest les bois restent menaçants, qu'importe, l'ennemi n'est-il pas en déroute, et les marsouins n'ont peur de rien, comme dit la chanson.

Le capitaine Villain, officier de renseignements du régiment, arrive en jeep pour rendre compte de la situation; mais l'avance est si rapide que, très souvent, la portée des appareils radio devient insuffisante. Pour se faire entendre, le capitaine Villain se dirige en jeep vers la crête, à l'ouest du village. A peine est-il en place, penché sur son micro et lançant ses appels, qu'à la lisière des bois retentit le bruit saccadé d'une mitrailleuse de vingt. Atteint d'une balle explosive en plein crâne, il s'écroule, et déjà le bruit de sa mort se répand parmi les hommes du peloton qui, dans le village, attendent la prochaine attaque.

— “ Impossible de ramener son corps ”, déclarent les hommes, “ c'est trop chaud à la crête! ”. Le lieutenant Roblot n'hésite pas : “ Moteurs en route! ” Joyeux et fiers, les équipages s'élancent vers leurs chars que l'on voit bientôt se déployer en bataille à la crête. En quelques obus explosifs, l'adjudant Labory

fait taire la mitrailleuse, mais, à l'extrême-droite, le T. D. du sergent Viole n'arrête pas de tirer : on saura plus tard qu'il a repéré une batterie anti-aérienne et s'emploie activement à la détruire. Profitant du feu, un groupe d'infanterie progresse. Il est maintenant possible de relever le corps du capitaine Villain, bientôt ramené au village, où l'aumônier du régiment arrive en hâte.

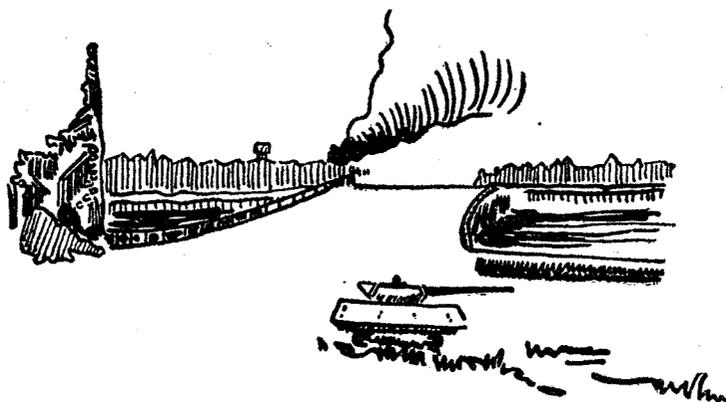
J'ai vu ce jeune officier, tombé au printemps de sa vie par un clair matin. Son visage diaphane était empreint de la noblesse du sacrifice suprême, mais, sur ses traits détendus, outre cette paix immense du devoir accompli, j'ai cru voir en plus la fierté de savoir que les vivants restaient dignes des morts et, pour cette décision spontanée d'engager le combat pour ramener sa dépouille, éclatante preuve de la traditionnelle solidarité de combat des coloniaux, ses lèvres entr'ouvertes pour un dernier sourire : " Merci ! "

## LA DERNIÈRE BATAILLE RANGÉE : RASTATT

---

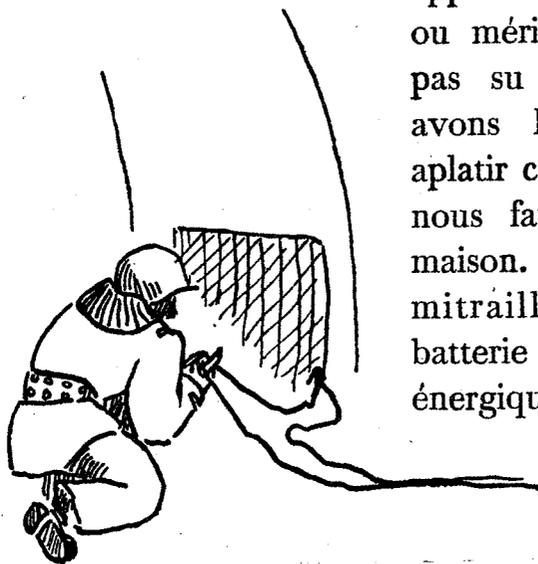
Le 12 avril, le groupement Mareuge reçoit l'ordre de se mettre à la disposition du colonel Gauvin, commandant le 81° R. I. à Niederbuhl, pour la conquête et le nettoyage de la partie sud de Rastatt. Ce groupement comprend un peloton de reconnaissance, un peloton porté, les pionniers du régiment, un peloton de T. D. et une compagnie du bataillon Lacheroy du 6° R. I. C. Le colonel Gauvin avait déjà passé Niederbuhl et pénétré dans Rastatt par le sud, lorsque notre groupement le rejoint. D'après les renseignements communiqués par le commandant Mareuge, il y a beaucoup de barrages de mines dans la ville et les pionniers vont avoir de l'ouvrage. Le bruit court également que la garnison, formée de S. S. fanatiques, doit résister jusqu'au bout. Peut-être va-t-on se payer une vraie bagarre. C'est probablement la dernière, alors pas de blagues, on vérifie soigneusement moteurs, canons et bandes de mitrailleuses. Vers 11 heures, on pénètre dans la ville, le cœur battant, quand un gros rire désabusé parcourt la colonne : les chaufferettes sont là. Enfin, puisque Mars n'était pas au rendez-vous espéré, le groupement fait honneur à la collation reconstituante que des civils français lui offrent, tandis que le peloton de reconnaissance Herzog est lancé en avant, en quête de distractions plus guerrières. Ordre lui est donné

d'aller soutenir un groupe d'infanterie qui tient un pont, vers le centre de la ville. On prend un Allemand comme guide et on arrive au pont. Un regard circulaire permet de constater une regrettable absence d'infanterie. Soudain prudents, on laisse les voitures, et une patrouille,



commandée par le chef de peloton, monte vers le pont. L'accueil n'est pas encourageant : une mitrailleuse crache à cent mètres sur notre droite. Peuh! le tireur

appartient à la Volksturm ou mérite d'en être, il n'a pas su attendre et nous avons le temps de nous aplatir contre un talus et de nous faufiler derrière une maison. Rapidement, une mitrailleuse est mise en batterie et tire des rafales énergiques, on fait donner

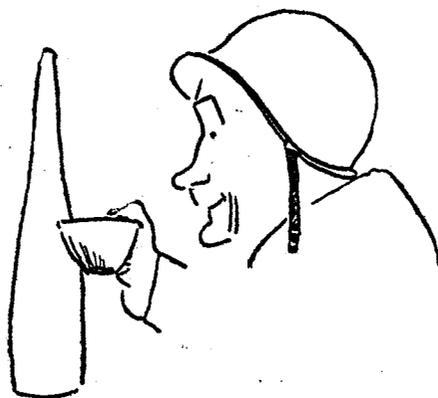


également les rocket-guns, mais les Allemands ri-

postent toujours. Un T. D. alors alerté vient les calmer en quelques coups de canon. Cependant la situation n'est pas très bonne, l'infanterie n'est toujours pas là et les ponts sont minés, prêts à sauter. L'adjudant-chef Roger, qui commande le peloton de pionniers, est envoyé en reconnaissance vers un second pont distant de 500 mètres. Il y trouve deux fantassins, pionniers aussi sans doute, couchés à plat ventre, en train d'enlever des pétards reliés par des fils électriques. Hélas! ceci est inutile, car les piliers sont bourrés de charges d'explosifs; pour sauver le pont il faut couper les fils de contact qui se trouvent de l'autre côté. Sans songer à mobiliser son peloton pour cette tâche, Roger bondit et se trouve aussitôt sur la berge d'en face. Il repère les fils rouges et jaunes, la mise de feu est double, c'est du travail bien fait. Il faut vite couper les deux rouges, mais il n'a qu'un vieux couteau et les fils sont d'acier. Les minutes lui semblent des siècles. Enfin, le premier est coupé, puis le second, le pont ne sautera pas. Revenu auprès du commandant Mareuge, on l'envoie déminer l'autre pont, celui devant lequel le peloton Herzog est arrêté. Il repart, franchit le pont déjà déminé et s'avance, camouflé par le remblai le long de la berge ennemie, vers son second exploit. Il s'est fait accompagner de deux pionniers d'infanterie qui présentent l'énorme avantage d'avoir un fusil. Même système d'allumage, même travail. Le couteau ne vaut plus cher, mais les fils sont coupés. Il retrouve sur l'autre rive l'aspirant Herzog, auprès duquel l'attend une solide rasade de "café colonial".

Mais ce n'est pas fini pour la journée. Les pionniers sont envoyés en avant avec un groupe du 5<sup>e</sup> peloton

pour enlever un barrage. Au cours de ce travail, les mouvements ennemis sont repérés. On s'approche prudemment et l'on découvre le fameux réduit. Réseaux de barbelés, énormes barrages de pierres, c'est très sérieux. L'aspirant Herzog arrive sur ces entrefaites avec quelques hommes. Il veut voir également. Ils aperçoivent des groupes d'Allemands qui tentent de



leur couper la route : on tire, ils ripostent et ils sont nombreux et bien installés, aussi doit-on se replier, non sans mal. Une mitrailleuse ennemie est installée sur l'axe de la route de repli. Le sergent Robert est blessé d'une balle explosive, un homme tombe mort au milieu de la route. Sans hésiter, l'aspirant, aidé de deux pionniers, ramène le corps, mais il a fallu faire vite.

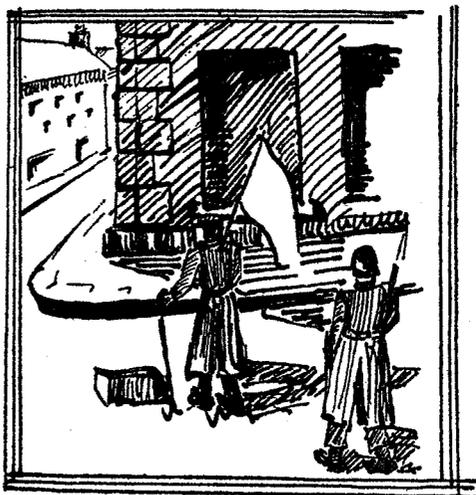
Aussitôt mis au courant de la situation, le commandant Mareuge décide d'attaquer avec la compagnie d'infanterie, flanquée de deux T. D. et des deux A. M. du peloton de reconnaissance. L'A. M. de Jouffroy débouche en tête dans une rue et reçoit des coups de feu tirés d'une lucarne. Pas d'économie : trois coups de 37 et l'on n'en parle plus. Arrivés sur le réduit, nous

sommes reçus par un feu nourri et nous répliquons sans ménagements, mais nous devons nous arrêter car l'infanterie ne peut plus progresser, tout est barricadé et miné. La nuit commence à tomber et les panzerfaust éclatent tous à quelques mètres devant le T. D. et l'A. M. placés de front dans la rue, une grille étant miraculeusement interposée entre les tireurs et les cibles que nous sommes. Grâce à cette heureuse circonstance il y a peu de dégâts si ce n'est la moustache du conducteur Roux. Ecœuré, il ferme le volet qu'il avait ouvert pour voir le spectacle qui en valait la peine. Dans une cacophonie invraisemblable, où les départs et les arrivées se confondaient (on se fusillait à vingt mètres au bazouka, au 37 et au 76,2, sans compter les bruits mineurs des mitrailleuses), les tra-ceuses et les gerbes des panzerfaust illuminaient cette nuit dantesque comme un gigantesque feu d'artifice. L'ordre est alors donné au lieutenant Léger de se replier avec ses hommes, les pionniers et le peloton de reconnaissance pour aller défendre pendant la nuit le pont si miraculeusement épargné.

Chacun attend du lendemain les mêmes combats et se promet un bel assaut, mais le commandement allait en décider autrement. Le centre de la ville était en flammes, les balles sifflaient de tous côtés, nos pertes étaient sévères, il fallait en finir.

Le commandant Mareuge reçoit l'ordre, dans la matinée du 13, d'envoyer le sous-préfet de Rastatt comme parlementaire au colonel allemand qui commande la défense. Le sous-préfet, vert de peur, se refuse. On soumet alors le dernier réduit de la défense, complètement encerclé, aux feux violents de nos T. D.

et de nos mortiers. Le commissaire de police de la ville, pas fier du tout, est envoyé en émissaire; l'ordre est donné, par radio, de suspendre le feu; trente longues minutes se passent. Enfin, le parlementaire revient avec le colonel allemand accompagné de deux officiers. La reddition sans condition est acceptée. Puis, au milieu des ruines de la fabrique, le colonel fait ses adieux à ses hommes au garde à vous. Pour la dernière fois, les survivants de Rastatt exécutent les ordres de leurs officiers. Pour la dernière fois



aussi, nous avons vu cette Wehrmacht qui fit trembler le monde. Nous n'aurons plus maintenant que le spectacle anonyme et comme international d'une armée en déroute.

Une longue colonne de prisonniers défile, tête haute, au travers de la ville. Un colonel, six capitaines, un lieutenant et deux cent cinquante hommes prennent le chemin de l'exil, alors que nos sanitaires emportent leurs blessés.

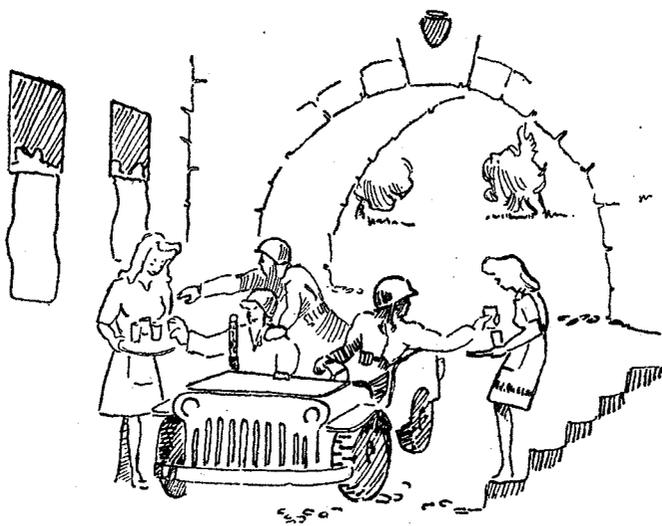
## LA PRISE DE SULZBURG

---

Depuis vingt jours nous roulions sur les routes de la plaine de Bade. Les combats sont menés à toute allure : villes, villages, blockhaus tombent entre nos mains, parfois après une résistance acharnée, souvent sans combattre. Le 23 avril au matin, le 3<sup>e</sup> escadron est en réserve du groupement Gille. Il a atteint Seefelden et, sur la place du village, dépanneurs et équipages n'ont pas le temps de flâner car le matériel donne des signes de fatigue et il faut le maintenir en état de marche. La Volksturm fuit, malgré les exhortations à la lutte des cadres de la Wehrmacht. La Forêt Noire, dans laquelle quelques points forts sont encore tenus, notamment par des batteries d'artillerie, favorise leur retraite. Mais on la délaisse pour arriver au plus vite à la frontière suisse. Les carrefours importants sont battus par leurs feux et ce harcèlement est quelquefois meurtrier.

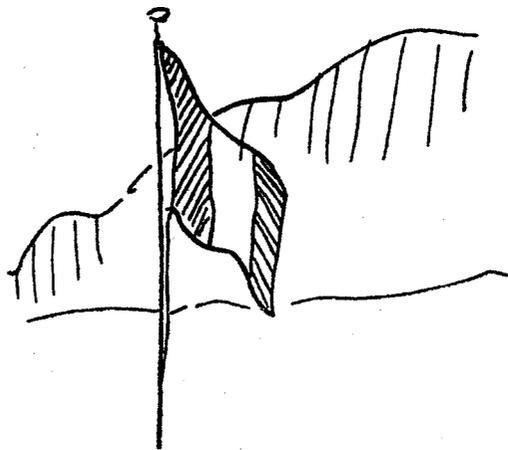
Ainsi à l'est de Seefelden des canons exécutent des tirs d'artillerie sur Heitersheim et Mulheim; une trentaine d'obus de gros calibre tombent sur le P. C. du régiment et notre brave adjudant Pintat est mortellement blessé. Depuis Toulon, notre ravitailleur en chef avait bravé les embuscades, les bombardements, les mauvais chemins, pour nous porter chaque jour, au moment voulu, notre essence et nos munitions. Le capitaine Maurel, persuadé que la batterie se trouve aux

abords de Sulzburg, petite ville située à l'entrée d'un défilé de la Forêt Noire, demande l'autorisation d'abandonner quelques heures sa mission de réserve. On lui donne l'ordre d'enlever la ville. Le troisième escadron, renforcé du peloton Léger et d'un groupe de mortiers du 23<sup>e</sup> R. I. C., va prendre Sulzbouurg par un beau jour de printemps. L'affaire est montée comme à la manœuvre : une base de feux formée par les T. D. et les mortiers, un élément mobile, le peloton Léger qui va tenter de tourner l'ennemi, et un groupe de choc constitué par quatre T. D. et trois groupes de protection faisant l'infanterie d'accompagnement, marchera sur la ville. Au village de Ballreshten, au nord de Sulzburg, le bourgmestre donne de précieux renseignements, il affirme, de plus, avoir vainement tenté depuis trois jours de faire cesser le feu. Un Polonais, qui connaît parfaitement les emplacements, conduit le peloton, descendu de ses véhicules, et qui va mener l'action à pied. Deux salves de la base de feux, un ordre au lieu-



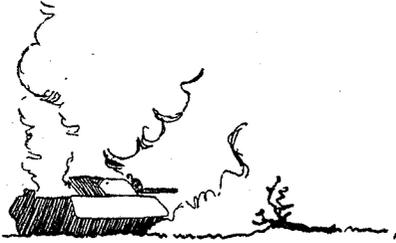
tenant Roussel qui commande l'élément mobile, et le peloton bondit; les servants des pièces (deux canons de 122 russes et un 88 pack) se sauvent, il faut les poursuivre à travers les vergers. Huit se rendent, les autres disparaissent dans la montagne. L'élément de choc est alors lancé sur Sulzburg et les T. D. s'engouffrent dans la ville. Ils sont reçus par des drapeaux blancs et une délégation des notables conduite par un ancien officier allemand. La population a le sourire et acclame presque les équipages, des jeunes filles se précipitent et offrent à nos soldats un excellent vin blanc. Mais les ponts, à la sortie sud, sont minés et le lieutenant Petrochilo est appelé avec ses pionniers. En un clin d'œil, il enlève délicatement des bombes de deux cents et cinq cents kilos prêtes à sauter. On installe des postes, les patrouilles circulent (le bourgmestre fournit même une garde aux canons, notre effectif est si faible...).

Peu à peu la nuit tombe, une ville de plus qui voit flotter nos trois couleurs.



## LÖRRACH

---



Au terme de cette marche triomphale à travers le pays de Bade, le 2<sup>e</sup> peloton, qui est rentré le premier à Karlsruhe, tient à atteindre le premier la frontière suisse.

Depuis deux jours il fonce en pointe d'avant-garde avec l'escadron Argoud du 3<sup>e</sup> chasseurs. Dans la matinée du 24 avril, il approche de Lörrach où il compte bien déjeuner. Mais le boche obstiné tient à s'opposer désespérément à l'encerclement complet de ses troupes du sud de la Forêt Noire que signifierait l'ouverture de la vallée du Rhin et de la route de Constance. Il a barricadé Lörrach d'une multitude de chicanes et, au moment où la patrouille de tête aborde la crête d'où l'on découvre la vallée et la coquette cité, elle est accueillie par un feu nourri. Légères et rapides, les A. M. vont s'emboîser sans subir de pertes. L'infanterie, une section du 23<sup>e</sup> R. I. C., saute des T. D. auxquels elle s'accrochait et se jette impétueusement sur l'adversaire. Celui-ci s'est enterré dans des trous étroits où il a accumulé grenades et panzerfaust. Les T. D. s'avancent et tirent, faisant un grand car-

nage de voitures hétéroclites que l'ennemi essaye de dérober à nos vues.

— “ Ne dépassez pas la crête! ” a ordonné le lieutenant Roblot à son groupe de tête. De fait, le sergent Mouisset, après avoir fait de superbes cartons sur les boches qui grouillent dans la vallée, revient au défilement de la crête. Mais l'adjudant Faffin, qui est bien camouflé et qui a découvert de nombreux objectifs, s'attarde à tirer. Il est en plein dans les lignes ennemies et les balles ricochent aussitôt qu'une tête apparaît au-dessus de la tourelle. Bientôt un grand choc : “ Pnom-Penh ” est touché, il réussit avec peine à reculer un peu, puis s'immobilise. Le pilote descend aussitôt pour examiner l'avarie, bientôt suivi par l'adjudant. Ils s'aperçoivent qu'un coup de 88 a atteint le train de roulement, mais les balles sifflent à leurs oreilles : ils sont tirés de toutes parts. Un fantassin s'écroule à peu de distance. Le petit Thobois sort du char à son tour et va le panser; en se relevant, il est lui-même mortellement atteint. Le lieutenant Roblot est sur les lieux, l'affaire est chaude. Vicaire veut absolument découvrir d'où viennent les coups : il grimpe sur le char et observe, debout, comme à l'exercice. — “ Rentre ou descends de là! ” lui crie-t-on. Il descend, en effet, une balle en plein crâne...

L'adjudant Faffin, qui croit avoir repéré l'ennemi, s'écrie : — “ Je vais tirer quelques obus! ” et il s'élance sur le char. — “ Faites vite! ” Au moment où il enjambe la tourelle, une balle le frappe en plein cœur et il s'écroule dans son char qui devait lui servir de cercueil. En rampant, le lieutenant Roblot revient vers l'autre char qu'il décide d'engager pour sortir “ Pnom-

Penh ” de ce mauvais pas. Il explique la manœuvre : il s’agit d’éviter le tir de la pièce qui a endommagé l’autre char. Le sergent Mouisset a compris, il avance “ Bien-Hoa II ” résolument. Un éclair, un craquement : un autre 88 se dévoile et vient de tirer juste devant le char, à la crête. Celui-ci manœuvre et recule, mais le pointeur ennemi est habile : au moment où “ Bien-Hoa II ” parvient au défilement de tourelle un deuxième obus écrête, trace son sillon dans la terre et atteint le char en plein dans la soute à munitions — mortel feu d’artifice ! — le pilote et son aide sortent, blessés et sévèrement brûlés. Le petit Ormeaux jaillit enfin de la tourelle, torche vivante qu’on n’arrive pas à éteindre. Enfin on lui arrache son treillis imbibé de mazout, il montre un courage étonnant dans ses affreuses souffrances qui seront d’ailleurs brèves.

Mais, en dépit de ces pertes, l’action est payante, l’ennemi lève les bras de tous côtés, les premiers prisonniers emmènent nos blessés vers l’arrière.

“ Pnom-Penh ” est toujours en surveillance, le lieutenant Roblot est inquiet : un des deux 88 ne va-t-il pas finir par le repérer ? Il ordonne aussitôt aux deux hommes qui s’y trouvent encore d’évacuer : ils sortent sans dommage par le trou d’homme ; à peine sont-ils dehors qu’une grande flamme s’élève : touché au même endroit que “ Bien-Hoa II ”, “ Pnom-Penh ” s’embrase à son tour.

Feu d’artifice de mort, mais aussi torches triomphales, car l’ennemi, inquiet par l’infiltration hardie du 111/23° R. I. C. et refusant, dans sa déroute, de croire au succès, abandonne ses pièces.

Quelques heures après, les flèches du D. C. R. invitent à visiter Lörrach où les hommes du deuxième peloton retrouvent leurs amis suisses qu'ils ont quittés à Villars-lès-Blâmont, en novembre, pour entreprendre le glorieux périple.



## ANNEXES

---

# NOS CAMARADES MORTS POUR LA FRANCE

---

## 1<sup>er</sup> ESCADRON

LESOEUR (Claude), Aspirant	22 août 1944
MILLE (Fernand)	22 août 1944
POLLIEN (Edmond)	24 septembre 1944
CHARVET (André), Capitaine	28 septembre 1944
CECCALDI (Joseph), Caporal	28 septembre 1944
CRUZ (Raymond)	3 novembre 1944
ZINGRAFF (Robert)	15 novembre 1944
STOURME (Alexis)	20 novembre 1944
PETIT (Paul)	22 novembre 1944
JOBARD (Pierre)	22 novembre 1944
BOURGEAUX (Georges)	22 novembre 1944
LESCAT (Jean)	22 novembre 1944
ALEXANDRE (Damien)	7 décembre 1944
MARX (Emile)	22 janvier 1945
BONTOUX (André)	30 janvier 1945
ROCQUET (Jean), Sergent	24 mars 1945
DUCHENE (André)	12 avril 1945
MONTANE (Gilbert), Sergent Chef	13 avril 1945
DELMAS (Jacques), Sergent	13 avril 1945

## 2<sup>e</sup> ESCADRON

GARRIAUD (Louis), Sergent Chef	19 septembre 1944
N'GOLO (Malé)	19 septembre 1944
SCHOWB (Gustave)	8 octobre 1944
LADANE (Roger), Adjudant	21 novembre 1944
PLACE (Emile), Sergent	21 novembre 1944
MERTZ (Lucien)	21 novembre 1944
PRUDHOMME (Auguste)	21 novembre 1944

GUICHES (Édouard)	21 novembre 1944
IDOUX (Joseph)	21 novembre 1944
TEXIER (Frédéric), Sergent Chef	23 novembre 1944
BES DE BERG (Lionel), Sergent	30 novembre 1944
BEISSER (Marcel)	30 novembre 1944
PARADE (Maurice), Sergent	3 décembre 1944
DEVIF (Jean)	3 décembre 1944
DE CUSSAC (Gérard), Lieutenant	1 <sup>er</sup> février 1945
RICOUR (Robert), Lieutenant	2 février 1945
MOLTENI (Georges) Sous-Lieutenant	19 avril 1945
SICLIER (Robert), Sergent Chef	19 avril 1945
BOBO (Louis)	19 avril 1945

### 3<sup>e</sup> ESCADRON

CALLAOU (Jean), Sergent Chef	17 août 1944
DAVID (Louis), Sergent Chef	17 août 1944
BAROUX (Henri) Sergent	17 août 1944
OZIL (André), Caporal Chef	17 août 1944
JACQUEL (Pierre), Aspirant	22 août 1944
D'ARCIMOLES (Hervé), Aspirant	23 août 1944
PIOT (Henri), Caporal	23 août 1944
JOUVIN (Honoré)	23 août 1944
MARIANI (Paul)	23 août 1944
SIGAUT (Marcel)	16 septembre 1944
SUTY (Michel)	14 octobre 1944
RINDERKNECH (Jean) Sous-Lieutenant	16 novembre 1944
BOURC'HIS (Timothée) Adjudant	22 novembre 1944
POUTEAU (Gaston)	22 novembre 1944
VIDAL (Marcel)	10 décembre 1944
WATRIN (Jean)	10 décembre 1944
ENTRESSANGLE (André)	10 décembre 1944
STADELMAN (Raymond) Caporal Chef	12 décembre 1944
DUPUY (Marcel)	21 janvier 1945
BOISSEL (Henri)	30 janvier 1945
SIMONET (Léon), Caporal Chef	21 mars 1945
PEUDRU (André)	5 avril 1945
THABUIS (Pierre), Lieutenant	6 avril 1945
DELUC (Roger), Caporal Chef	13 avril 1945
LAURENCY (Lucien)	21 avril 1945
LAMBERT (Paul)	21 avril 1945
CHEVALIER (Georges)	19 mai 1945
MOUCHET (Gérard)	19 mai 1945

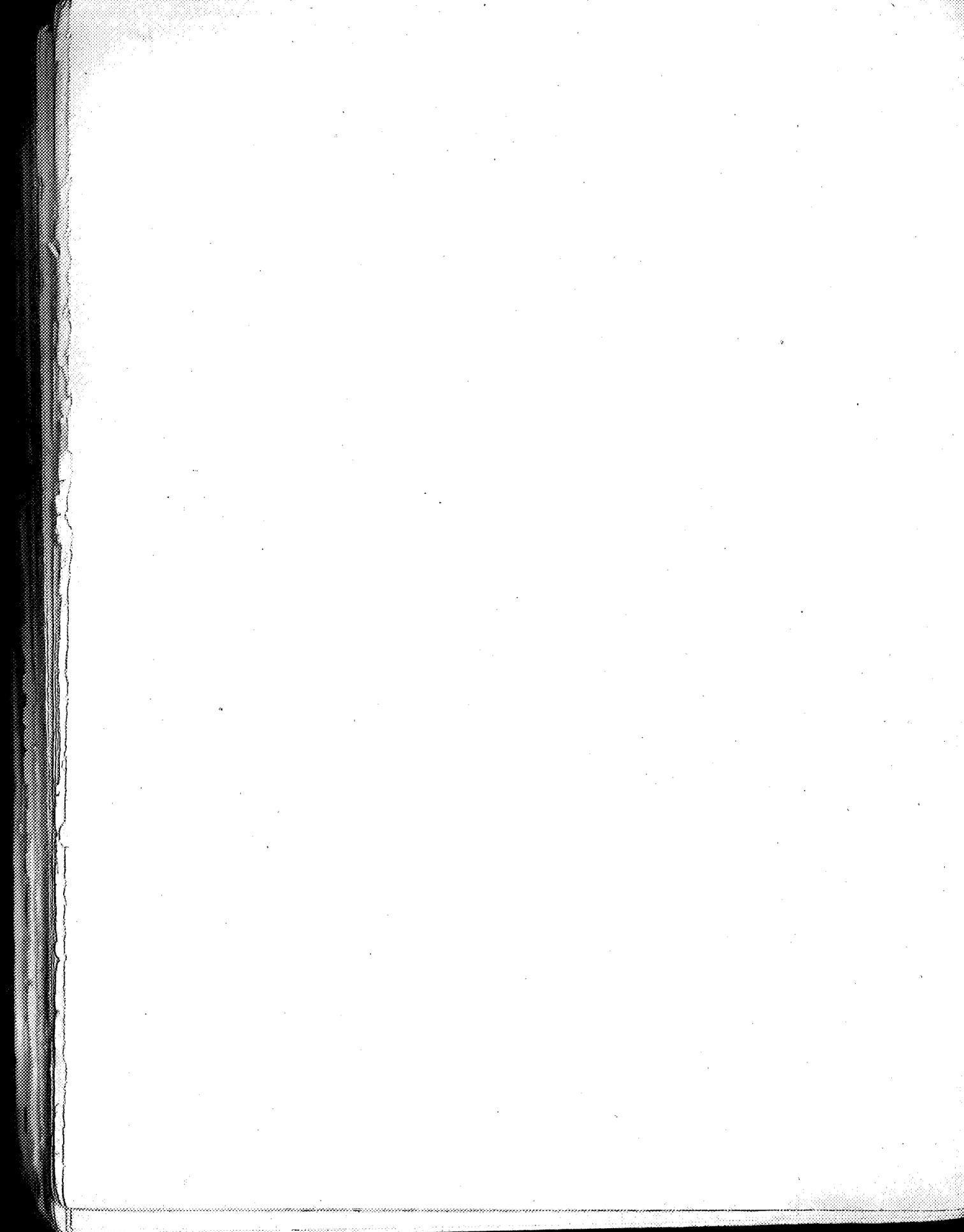
#### 4° ESCADRON

HESNARD (Gilbert)	17 novembre 1944
BARCOS (Noël)	21 novembre 1944
BACQUERIE (André)	25 novembre 1944
MARCY (André), Sergent Chef	26 novembre 1944
LEBRUN (Lucien)	26 novembre 1944
MACHEREY (Paul), Sergent Chef	31 janvier 1945
LHUILERIE (Roger), Sergent	2 février 1945
THIRIAT (Maurice)	3 février 1945
LE GALLIC (Henri)	
FAFIN (Fernand), Adjudant	24 avril 1945
MOUISSET (Louis), Sergent	24 avril 1945
PERRIN-TOININ (Jean)	24 avril 1945
VICAIRE (Jean)	24 avril 1945
ORMEAUX (Gabriel)	24 avril 1945
THOBOIS (Jean)	24 avril 1945
RAMART (Gabriel)	24 avril 1945

#### ESCADRON HORS RANG

LOISY (Pierre), Sergent	19 novembre 1944
PALOMARES (Louis) Caporal Chef	19 novembre 1944
LAVERNAUX (Robert)	19 novembre 1944
COLOMBARD (André)	19 novembre 1944
DUCHENE (Robert), Caporal Chef	19 novembre 1944
AUEN (Raymond), Sergent	30 novembre 1944
PEYRONNET (Marcel)	30 novembre 1944
DURAND (André)	30 novembre 1944
VILLAIN (Jean), Capitaine	11 avril 1945
PINTAT (Jean), Adjudant	23 avril 1945
POUCHAIN (Jules)	29 avril 1945
DAVAL (Michel)	15 mai 1945

---



## BILAN

---

Au cours de la campagne 1944-1945, le régiment qui comprend un effectif de 638 hommes a perdu 94 morts et 228 blessés.

---

Les pertes en matériel furent également considérables :

*Matériel détruit :*

22 T. D.	8 Jeep
1 A. M.	3 camions

*Matériel endommagé récupéré :*

8 T. M.	
2 A. M.	3 Jeep

---

Le régiment a, par contre, infligé à l'ennemi les pertes suivantes :

*Matériel détruit :*

3 jagpanther	2 camions de ravitaillement
10 chars non identifiés	9 canons de 88
2 panzerjager	2 canons 75 pack
3 automoteurs	3 canons de 37
4 A. M.	29 mitrailleuses lourdes

*Matériel capturé :*

1 A. M. américaine M. 8	3 canons de 105
2 canons 122 (russe)	1 canon de 37
4 canons de 88	2 canons de 20
5 canons de 155	

Prisonniers faits par le régiment seul : 733.

Prisonniers faits en coopération avec d'autres unités : 1.690.

## CITATIONS DU RÉGIMENT

### DÉCISION N° 1106

Sur proposition du Ministre de la Guerre, le Président du Gouvernement Provisoire de la République française, Chef des Armées, cite :

#### A L'ORDRE DE L'ARMÉE RÉGIMENT COLONIAL DE CHASSEURS DE CHARS

Splendide Régiment de Chasseurs de Chars. Sous les ordres du Lieutenant-Colonel CHARLES aux magnifiques qualités de Chef, assisté du Lieutenant-Colonel LARROQUE, a participé brillamment à la prise de Toulon. S'est à nouveau distingué au cours des opérations du Doubs et de la Haute-Alsace.

Pendant la phase de rupture de la position ennemie du 14 au 17 novembre 1944, dans la poche du Doubs, et entre le Doubs et la frontière suisse, a constamment appuyé l'infanterie au plus près, faisant preuve de la plus belle camaraderie au combat.

Au cours de la période d'exploitation, ayant reçu la mission de tenir ouvert l'axe de communication Delle-Seppois, s'est emparé le 20 novembre, malgré une vive réaction de l'ennemi, des villages d'Ueberstrass, Larcitzen, Friesen, et Hirsbach. Soumis, les 21 et 22 novembre à Friesen à deux violentes contre-attaques ennemies, appuyées des chars " Jagg Panther ", s'est accroché au terrain conquis et l'a conservé victorieusement puis, reprenant sa progression, a assuré à Dannemarie la liaison avec les Divisions blindées.

A conquis l'admiration de toutes les Unités avec lesquelles il a été engagé.

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de guerre avec palme; elle sera publiée au *Journal Officiel* de la République française.

Fait à Paris, le 4 septembre 1945

*Signé* : DE GAULLE.

## A L'ORDRE DE L'ARMÉE

### DÉCISION N° 1106

Sur proposition du Ministre de la Guerre, le Président du Gouvernement provisoire de la République française, Chef des Armées, cite :

### A L'ORDRE DE L'ARMÉE

#### RÉGIMENT COLONIAL DE CHASSEURS DE CHARS

Remarquable Régiment de Chasseurs de Chars qui a magnifiquement compris son rôle de soutien immédiat de l'infanterie sur la ligne de combat.

Au cours des opérations de libération de la Haute-Alsace, du 20 janvier au 9 février 1945, a accompagné l'infanterie dans ses combats de rues, dans les villages et cités ouvrières défendues avec acharnement par l'ennemi. A pris à partie, à la fois avec audace et sens manœuvrier, les automoteurs et chars adverses lancés en contre-attaques en particulier à Meyers-Hof, Kingersheim et Cité Kuhlmann.

En Allemagne, dans la phase de poursuite, courant toujours au combat, a su tantôt pousser hardiment de l'avant, tantôt se cristalliser sur les nids de résistance et les écraser, en particulier à Rastatt.

A, au cours de ces opérations, détruit un important matériel ennemi et perdu lui-même du fait de l'adversaire 12 tanks-destroyers, soit le tiers de ses moyens.

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de guerre avec palme; elle sera publiée au *Journal Officiel* de la République française.

Fait à Paris, le 4 septembre 1945.

*Signé* : DE GAULLE.

## QUELQUES BELLES CITATIONS

---

Les combats de la campagne 1944-45 ont valu au régiment les récompenses suivantes :

- 9 Légions d'Honneur.
- 25 citations à l'ordre de l'armée.
- 79 citations à l'ordre du corps d'armée.
- 141 citations à l'ordre de la division.
- 105 citations à l'ordre de la brigade.
- 447 citations à l'ordre du régiment.

### ROBLOT (Michel), sous-lieutenant.

Magnifique officier, animé d'un esprit offensif résolu. Ancien des chars, à renouvelé en 44-45 les traditions de 1940 à Laon. N'a jamais cessé, en Alsace et en Allemagne, de pousser ses T. D. en avant pour appuyer au mieux l'infanterie. Le 4 Avril 1945 est entré à Karlsruhe avec son peloton en tête des blindés. Le 10 Avril 1945 à Volkersbach, l'officier de renseignements du régiment ayant été tué par une mitrailleuse de 20, a spontanément rangé son peloton en bataille, l'a engagé pour ramener le corps de cet officier. A détruit au cours de l'action une batterie entière de quatre 88 et une mitrailleuse de 20. Le 24 avril 1945 a participé brillamment à la prise de Lörrach. Deux de ses T. D. ayant été détruits, a soigné les blessés sans souci des balles qui tuaient trois hommes à ses côtés.

Déjà cinq fois cité, a acquis auprès de ses camarades et de ses chefs, une remarquable réputation de guerrier.

### THIRY (Auguste), adjudant-chef.

Chef de peloton de T. D. d'une conscience extrême, d'un sang-froid et d'une bravoure remarquables, inspirant une confiance totale à ses hommes. Vient encore de se distinguer du 25 janvier au 3 février 1945, dans les durs combats qui ont amené la libération totale de l'Alsace. En particulier, le 2 février, ayant mission d'accompagner le mouvement hardi d'un bataillon du N<sup>ème</sup> régiment d'infanterie coloniale dans l'attaque de la Cité Sainte-Barbe, a réussi à faire passer son peloton dans un endroit détrempe et miné, puis, poussant ses T. D. au plus près de l'infanterie, malgré la réaction de l'artillerie et des fantassins ennemis retranchés dans les maisons et derrière les barricades, a réduit plusieurs nids de résistance entre autres à l'école et au puits

de Théodore. Dans la même journée, a fait engager le combat à un de ses tanks contre un automoteur embossé à petite distance, qui fut détruit.

Blessé légèrement le matin et plus sérieusement l'après-midi, a refusé de se laisser évacuer.

#### **ROUSSEL (Jean), lieutenant.**

Brillant chef de peloton de T. D. d'un courage et d'un calme magnifiques. Le 22 novembre 1944 appelé d'extrême urgence pour renforcer les éléments tenant le village de Friesen, attaqué par un bataillon allemand et 8 Königstiger, a contre-attaqué l'ennemi qui avait pénétré dans le village et l'a forcé à se retirer. A lui-même stoppé un Königstiger avec un rocket-gun en le tirant à 40 mètres.

#### **ROGER (Alfred), adjudant-chef.**

Sous-officier d'une bravoure exceptionnelle, commandant le peloton de pionniers régimentaire, s'est particulièrement fait remarquer pendant les combats de rue qui se sont déroulés à Rastatt le 12 et le 13 avril. A effectué sous le feu violent de l'ennemi le déminage des rues de la ville pour permettre l'action des T. D. et de l'infanterie.

A fait l'admiration de tous par son courage et son mépris du danger.

#### **LUZY (Charles), sergent.**

Jeune sous-officier d'un courage exceptionnel. Le 2 février 1945, à l'attaque de la cité Sainte-Barbe, a conduit la manœuvre de son T. D. d'une façon remarquable. Encadré plusieurs fois par des coups perforants d'automoteurs et de 75 pack, dont l'un atteignit sa tourelle sur l'arrière, n'a pas hésité à progresser de jardin en jardin au plus près de l'infanterie, observant à découvert, a détruit 7 mitrailleuses ennemies et ainsi facilité à l'infanterie la prise de chaque maison.

#### **COLLOBER (Émile), sergent,**

Chef de bord de T. D., le 21 novembre 1944, a pris à partie un automoteur de S. S. ennemi sur la route Lepuy-Delle à Réchésy, à moins de 1.000 mètres. Blessé au dos par un des premiers obus ennemis, a continué à guider son char, à pied, dans un terrain difficile. Souvent à découvert pour mieux guider le tir, a obtenu trois coups directs détruisant l'engin ennemi. Son char ayant été touché et hors d'état de tirer, l'a ramené avec des blessés.

#### **PUIG (André), caporal-chef.**

Caporal-chef, tireur d'élite, animé des plus belles qualités morales. A fait preuve le 23 août 1944 au matin d'un courage et d'un calme

exemplaires en continuant de tirer de son T. D. en flammes sur les 88 allemands. A été très grièvement brûlé.

**GAVANIER (Raymond), 1<sup>re</sup> classe.**

Vieux soldat qui n'a cessé de donner l'exemple à son peloton. Tireur au canon de 37, a détruit, le 23 août 1944, une pièce sur la cote 79,2 amenant la reddition des servants. A participé le 23, à 18 heures, à l'attaque au rocket-gun menée contre le fort Sainte-Catherine sous les rafales de mitrailleuses. A détruit, à 19 heures, un antichar qui tenait sous son feu la route de Toulon. A 19 h. 30, dans Toulon, fait sauter un canon allemand, tiré par des chevaux, qui sortait de l'arsenal maritime. A participé, le 24 août, à 17 heures, avec le même sang-froid et le même courage, à la prise d'une redoute place d'Italie.

**GAULARD (Marie), 1<sup>re</sup> classe.**

Modèle du soldat courageux et modeste. Évadé d'Allemagne, puis de France, par l'Espagne, tireur d'élite de T. D., a enrayé une attaque ennemie à Battenheim le 21 novembre 1944, détruisant un char lourd et en immobilisant quatre autres. Son T. D. touché à plusieurs reprises, ne l'a abandonné qu'après avoir, sous le feu ennemi, tiré toutes ses munitions et celle d'un autre T. D. immobilisé. Le 30 novembre, à Village-Neuf, a par un tir rapide et précis, permis le dégagement de son char, pris à partie par fusées antichar et par une violente mitraille qui avait mortellement frappé son chef de char. A ensuite, par l'efficacité de son tir sur la mairie, amené la fin de la résistance dans le village.

**DUPERRAY (Raymond), caporal chef.**

Caporal chef, animé des sentiments patriotiques les plus élevés et de hautes qualités morales. A été pour tous un vivant exemple. Très grièvement blessé au cours d'un violent bombardement d'artillerie le 23 août 1944, sans songer à lui-même, s'est efforcé de reconforter ses camarades blessés par sa bonne humeur et son moral inébranlable, allant jusqu'à plaisanter sur sa jambe arrachée.

## A TITRE POSTHUME

**STOURM (Alexis), 1<sup>re</sup> classe.**

Vieux soldat colonial, cité au régiment d'infanterie coloniale du Maroc pour sa belle conduite au cours de la campagne de France en 1940.

Tireur sur une automitrailleuse, a fait preuve des plus belles qualités de bravoure et d'abnégation, volontaire pour toutes les missions dangereuses. A participé le 20 novembre 1944 à la tête de son peloton, à la

prise d'Uberstrass, à Largitzen, le même jour, est tombé glorieusement au cours d'un engagement très violent.

#### PINTAT (Jean), adjudant,

Sous-officier de premier ordre, d'une conscience et d'un courage exceptionnel. N'a jamais hésité, au cours des combats de la campagne d'Allemagne, à amener ses camions de carburant et de munitions jusqu'aux positions de tir des T. D. malgré les réactions de l'ennemi. S'est particulièrement distingué le 6 avril 1945 à Morsch (sud de Karlsruhe) et lors des combats de Ruppur (6 avril 1945) Ehlingen (9 avril 1945) Rippenheim (11 avril 1945) en ravitaillant en première ligne, sous un violent bombardement, les équipages engagés, permettant ainsi leur action continue. A été mortellement blessé le 23 avril 1945 à Mulheim au cours d'un bombardement. Décédé des suites de ses blessures.

#### BES DE BERG, sergent.

Chef de groupe de T. D., a fait preuve lors des opérations de novembre 1944, des plus magnifiques vertus militaires : bravoure confinant à l'héroïsme, ténacité inébranlable, imperturbable sang-froid. A fait l'objet de l'admiration de tous, par son admirable conduite lors des combats de Seppois (19 novembre 1944) et Battenheim (21 novembre 1944). Le 19 novembre 1944, à Seppois, guidant son char comme à la manœuvre, a infligé de lourdes pertes à l'ennemi et fait une dizaine de prisonniers dont deux officiers. Le 20 novembre 1944, à l'île Napoléon, sans arme, a maîtrisé le chef du détachement allemand chargé de faire sauter le pont. Le 21 novembre 1944 au matin, à Battenheim, a, par des tirs à bout portant, tué de nombreux ennemis et fait de nombreux prisonniers. Dans l'après-midi, s'est porté avec son groupe, à la rencontre de forces blindées ennemies très supérieures en nombre. A stoppé leur attaque, détruisant ou immobilisant six chars ennemis, dont quatre pour son seul T. D. Son T. D. étant immobilisé par plusieurs obus, a continué à servir son canon jusqu'à épuisement de ses munitions. A ensuite continué la lutte à pied, puis à bord d'un autre char de son peloton, qui fut également mis hors d'usage par l'ennemi. Le 30 novembre 1944, à Village-Neuf près d'Huningue, s'est lancé avec furie à l'assaut d'un groupe de maisons, servant de réduit à la résistance ennemie. Mortellement frappé en pleine action d'une balle dans la tête.

## TÉMOIGNAGES

---

P. C. le 29 novembre 1944.

Le Général TOUZET DU VIGIER,  
commandant la 1<sup>re</sup> Division blindée

à Monsieur le Général,  
commandant la 9<sup>e</sup> D. I. C.

Au moment où les unités de la 9<sup>e</sup> D. I. C. qui avaient momentanément été mises sous mes ordres quittent la 1<sup>re</sup> Division blindée, je vous demande de vouloir bien leur adresser mes félicitations et mes remerciements pour l'excellent travail qu'elles ont fourni.

En particulier, le R. C. C. C., sous les ordres du lieutenant-colonel CHARLES, a pleinement assuré sa délicate mission en tenant du 20 au 27 novembre le couloir de la Largue. Grâce à l'action de ce groupement, bien commandé, mes communications vers l'arrière ont pu être maintenues autant que faire se pouvait et la poussée vers Mulhouse de la 1<sup>re</sup> D. B. a pu s'effectuer sans inquiétude.

Le R. I. C. M. a fait preuve d'allant et de qualités manœuvrières au débouché du couloir de Delle. Il a eu l'honneur de compter parmi les unités françaises qui, les premières, ont accédé au Rhin. Très peu soutenus dans de multiples circonstances, ce qui est le cas normal des unités de reconnaissance, les escadrons du R. I. C. M. ont eu souvent à faire preuve de ténacité pour tenir, malgré l'ennemi et au prix de pertes sévères, les points jugés indispensables au développement de la manœuvre de la division.

C'est donc avec regret que je vois partir ces deux belles unités de la 9<sup>e</sup> D. I. C. Je vous demande de vouloir bien leur faire savoir en leur renouvelant mes remerciements et en leur souhaitant bonne chance pour l'avenir.

Signé : TOUZET DU VIGIER

Le 13 février 1945.

Le Général de Brigade SALAN,  
commandant l'Infanterie de la 9<sup>e</sup> D. I. C.

à Monsieur le Lieutenant-Colonel,  
commandant le R. C. C. C.

Mon Colonel,

Dans la bataille qui nous a conduits au Rhin après vingt et un jours de lutte ardente et opiniâtre, les escadrons du R. C. C. C., chars et reconnaissance, ont comme toujours apporté à l'infanterie un soutien précieux et particulièrement estimé.

Sans relâche, malgré la fatigue, la tension nerveuse, vos équipages auprès des marsouins sont partis à l'attaque. A Kingersheim, à Meyershof, à Cité Kullmann, le R. C. C. C. a ajouté de nouvelles carapaces ennemies à son tableau de chasse.

Depuis Toulon, dans tous nos combats, le R. C. C. C. s'est trouvé à nos côtés. Veuillez, je vous prie, dire à tous vos garçons et à vos cadres combien nous leur sommes reconnaissant de l'aide qu'ils nous ont apportée et de la part glorieuse qu'ils ont prise dans toutes nos opérations.

Que cette belle unité, que vous avez l'honneur de commander, reçoive l'hommage des fantassins de la 9<sup>e</sup> Division d'Infanterie coloniale.

Signé : SALAN

Paroles de  
Lafit que de  
Jean Guillou.

# Va beau Régiment

2200

3<sup>e</sup> de Harca.

bu te le. tas de La terre afri. cai. ne Au jours de plors, ou  
mes ai. né lai, quous l'ai raient cro. lu la puissance fer. yai. ne by robes.  
tant, contre l'ey. sa hit. sur. Et de ton lail, né tous des cœu bor. ri.  
de, boy sœur d'a. eor. vi. les d'uy sang l'air tant. Et note l'oy. l'ouba j'ayette a.  
vi. de. Ho. tu fer. li; c'est toi Beau Rég. yent! Va, Beau Rég. yent  
Marche au combat qui t'appel. le bon. jours ay. a. tant. Quand nous nous l'et.  
tous la vie est del. le Va, que d'etor. yai. l'oy real moy. comme le del.  
vray. ce Va pour qui ja. yai. flotte ay vainqueur, le Drapeau de la FRANCE.

## VA BEAU RÉGIMENT!

Chanson-marche du Régiment colonial de Chasseurs de chars.  
Paroles et musique de Jean GUILLOU.

### I

Tu te levas de la terre africaine  
Au jour de gloire où nos aînés vainqueurs  
Faisaient crouler la puissance germaine  
En se dressant contre l'envahisseur.  
Fils du soleil né sous des cieux torrides  
Ton cœur d'acier vibre d'un sang brûlant  
Et notre cœur bout de jeunesse avide  
Notre fierté c'est toi, beau régiment.

#### *Refrain.*

*Va, beau régiment,  
Marche au combat qui t'appelle  
Toujours en avant  
Quand nous nous battons la vie est belle.  
Va, que désormais,  
Ton seul nom sonne la délivrance  
Va pour qu'à jamais  
Flotte en vainqueur le drapeau de la France.*

### II

Notre drapeau aux ancrs de marine  
Porte en ses plis nos espoirs belliqueux.  
L'infâme nuit de clarté s'illumine  
Et l'opresseur courbe son front peureux.  
Nous le jurons, partout où la bataille  
Appellera nos fougueux escadrons  
Pour le drapeau, au chant de la mitraille  
Nous saurons vaincre ou, pour lui, nous mourrons.

*(Au refrain.)*

### III

Chasseurs, biffins des garnisons de France,  
Tous ceux des chars et marsouins conquérants  
N'ont qu'un seul cœur et n'ont qu'une espérance :  
Nous sommes fils d'un même régiment !  
Quand l'heure vient de l'infamale fête  
Au bruit rageur des moteurs vrombissants  
Dominant tout, plus fort que la tempête,  
Sort des poitrines un seul cri : En avant !

*(Au refrain.)*

## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
AVERTISSEMENT. . . . .	V
CHEFS DE CORPS . . . . .	VII
Formation du régiment . . . . .	1
Les combats de Toulon. . . . .	7
La cote 79,2. . . . .	9
L'affaire Beaulieu-Fonpré. . . . .	12
Le raid sur Toulon. . . . .	15
La montée vers le Doubs. . . . .	19
L'entrée en Alsace. . . . .	21
Battenheim. . . . .	23
Les combats de Friesen . . . . .	31
La centrale électrique . . . . .	36
Village-Neuf — Huningue . . . . .	41
Lœchle — L'usine électrique. . . . .	44
La nouvelle campagne d'Alsace . . . . .	49
Kingersheim . . . . .	51
Un beau doublé . . . . .	54
A Wittenheim, les 30 et 31 janvier 1945 . . . . .	56
Cité Sainte-Barbe. . . . .	60
Campagne d'Allemagne. . . . .	65
Liemersheim . . . . .	67
Volkersbach, 10 avril 1945 . . . . .	70
La dernière bataille rangée : Rastatt. . . . .	72
La prise de Sulzburg . . . . .	78
Lörrach . . . . .	81

### ANNEXES

Nos camarades morts pour la France . . . . .	87
Bilan. . . . .	91
Citations du régiment à l'ordre de l'Armée . . . . .	92
Quelques belles citations individuelles. . . . .	94
Témoignages . . . . .	98
« Va, beau régiment », chanson-marche . . . . .	100

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
SUR LES PRESSES DE BERGER-LEVRAULT  
MAITRE IMPRIMEUR A NANCY  
DÉCEMBRE 1946

31.0580  
No d'ordre : 406  
No d'imprimeur : 175  
No d'Éditeur : 78  
Dépôt légal : 4e trimestre 1946



SUISSE

FRANKE

BADEN

Mannheim  
(2.11.45)  
Ludwigshafen

Liebersheim  
Hochstetten  
(2.11.45)  
Linkenheim

Yarlsruhe  
(4.4.45)

Baden Baden  
Rastatt  
(12.10.45)  
Olkersbach

WURTEMBERG

Bad-Dürheim  
Stationnemei  
R.C.C.  
Engen

Zürich

Metz

Nancy

Sarrebrück

Landau

Lunéville

Saverne

Strasbourg

Kehl

Molsheim

Molsheim

Wiesbaden

Wiesbaden

Wiesbaden

Wiesbaden

Wiesbaden

Wiesbaden

Cernay

Badenweiler

Badenweiler

Badenweiler

Badenweiler

Badenweiler

Badenweiler

Badenweiler

Belfort

Belfort

Belfort

Belfort

Belfort

Belfort

Belfort

Altaque  
du pont-de-Roide  
12.11.44

St-Hippolyte

Baume-les-Dames

Ueberstrass

Ueberstrass

Ueberstrass

Ueberstrass

Ueberstrass

Ueberstrass

Ueberstrass

Montbelliard

Montbelliard

Montbelliard

Montbelliard

Montbelliard

Montbelliard

Montbelliard

Dannemarck

Dannemarck

Dannemarck

Dannemarck

Dannemarck

Dannemarck

Dannemarck

Ueberstrass

Ueberstrass

Ueberstrass

Ueberstrass

Ueberstrass

Ueberstrass

Ueberstrass

Falgensbourg

Falgensbourg

Falgensbourg

Falgensbourg

Falgensbourg

Falgensbourg

Falgensbourg

Waldigholen

Waldigholen